

Ethan Katz,

« La Mosquée de Paris a-t-elle sauvé des juifs ? Une énigme, sa mémoire, son histoire », *Diasporas*,

21 | 2013, :¹

Le film Les Hommes libres (2011) a attiré une attention sans précédent sur l'histoire de la Grande Mosquée de Paris comme refuge pour les juifs durant la Shoah. L'article propose la première analyse scientifique à la fois de la mémoire collective de cette histoire, et de la documentation historique contradictoire qui la concerne. La première partie pose que les discussions autour de l'histoire de la Mosquée durant la guerre sont déterminées par trois débats historiques plus larges, et ont dès lors abouti à une impasse entre mythologie et silence. La seconde tente de dépasser ces débats et d'aborder les traces historiques de la conduite de la Mosquée dans la France occupée. Elle met en valeur les choix contradictoires effectués par la Mosquée et son recteur, Si Kaddour Benghabrit, qui s'est comporté, tout à la fois, comme un acteur de la collaboration, de l'accommodement et de la Résistance.

En 2004, Derri Berkani, réalisateur français d'origine algérienne et musulmane, a rédigé un texte passionné afin de répondre à l'antisémitisme français contemporain. Il y expliquait combien les liens historiques unissant juifs et musulmans rendaient insupportables les actes d'agression alors répertoriés : « Lire dans la presse une relation d'actes antisémites m'est physiquement insupportable », s'indignait-il, « et d'autant plus pénible s'il se révèle que les auteurs de ces agressions sont des jeunes d'origine maghrébine, c'est-à-dire des gens qui devraient conserver et gérer comme un trésor l'humanisme que leur ont légué les générations passées. » L'auteur remarquait aussi qu'il n'était pas besoin de

remonter à l'Andalousie médiévale pour trouver trace d'un tel humanisme. Et Berkani de se concentrer sur un épisode peu connu de la Seconde Guerre mondiale : l'œuvre de la Grande Mosquée de Paris et de son recteur, Si Kaddour Benghabrit, qui, de 1942 à 1944, « a recueilli des juifs persécutés » et les a protégés¹.

2 Ce texte n'était que le dernier exemple des efforts de Berkani qui, depuis longtemps, a entrepris de faire la lumière sur l'histoire des relations entre la Grande Mosquée et les juifs durant la guerre. Ce cinéaste, fils de résistants communistes lui-même caché avec un certain nombre d'enfants juifs, a réalisé en 1991 un documentaire intitulé *Une résistance oubliée*². Le film met en scène Si Kaddour Benghabrit comme le personnage central d'un réseau musulman de résistance, dans le Paris occupé des années 1940-1944³. On y explique comment un petit groupe d'immigrants musulmans nord-africains ont œuvré de concert contre les nazis et, entre autres choses, en faveur de nombreux juifs. Plus de 1 700 personnes auraient ainsi trouvé refuge, au moins durant un bref moment, entre les murs de la mosquée, au cours de leur quête d'un lieu sûr. Le narrateur décrit Benghabrit comme « un homme d'ouverture [...], de dialogue [...], de rencontres » et lie son action à l'affirmation du Coran selon laquelle « lorsque tu sauves un être humain, ou tu portes secours à un être humain, c'est comme si tu sauvais ou tu portais secours à l'humanité entière⁴ ». De tels mots, associés au grain des images d'archives montrant Benghabrit dans la mosquée, le tout sur fond de musique dramatique, semblent destinés à transformer le recteur en une sorte d'Oscar Schindler musulman.

1 <http://journals.openedition.org/diasporas/271> ; DOI : 10.4000/diasporas.271 traduction Anny Bloch-Raymond

3 Le travail de Berkani associe la résistance de la mosquée à celle d'une section kabyle des Francs-Tireurs et Partisans (FTP), le

mouvement de la résistance communiste armée⁵. Berkani conforte encore cette interprétation en liant l'histoire de la mosquée à une note manuscrite en kabyle, trouvée à Paris en novembre 2004. Cette note, probablement rédigée et diffusée dans le milieu des travailleurs algériens de la capitale peu après une rafle de juifs, s'indigne : « COMME NOS ENFANTS. Hier, à l'aube, les juifs de Paris ont été arrêtés, les vieillards, les femmes comme les enfants, en exil comme nous, ouvriers comme nous, ce sont nos frères et leurs enfants sont nos enfants. Si quelqu'un d'entre vous rencontre un de ces enfants, il doit lui donner asile et protection, le temps que le malheur passe. Enfant de Kabylie, ton cœur est grand !⁶ »

4 Si les efforts de Berkani ont suscité peu d'intérêt au moment de la sortie du film, la situation s'est modifiée au début des années 2000. Dans un contexte de recrudescence de la violence au Moyen-Orient et, en France même, de crise judéo-musulmane largement médiatisée, l'histoire de la mosquée a pris un relief nouveau dans l'imaginaire politique et historique. Berkani, et d'autres avec lui, ont cherché à mettre à profit leur récit pour promouvoir la compréhension entre juifs et musulmans. Martine Bernheim, vice-présidente de la Ligue contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA), a plaidé pour la projection du film de Berkani dans les écoles en réponse à divers épisodes d'hostilité entre jeunes musulmans et jeunes juifs. Elle estimait en 2006 que plus de 6 300 écoliers avaient vu le film, et elle en soulignait l'impact positif⁷. Des publics de survivants de l'Holocauste ont eux aussi salué dans le film un symbole de courage, d'humanisme et d'espoir pour l'avenir des relations judéo-musulmanes⁸.

5 Des réactions similaires ont suscité un flot

croissant de représentations populaires de cette histoire. On peut citer, par exemple, le livre pour enfants, magnifiquement illustré et primé, de Karen Gray Ruelle et Deborah Durland-Desaix, en 2009, ou le court-métrage français, *Ensemble*, diffusé en 2010. À l'heure actuelle, au moins trois pages Facebook sont consacrées à cet épisode, comptabilisant plusieurs centaines de personnes qui « aiment ça ». Enfin et surtout, *Les hommes libres*, un long métrage français portant sur ce sujet, est sorti à l'automne 2011⁹.

6 Dans l'intervalle, et malgré tous les efforts déployés par Berkani, Bernheim, etc., ni la Grande Mosquée ni Bengahbrit n'ont obtenu de reconnaissance explicite de la part des institutions juives françaises ou des instances de commémoration de l'Holocauste. Certes, l'organisme représentatif du judaïsme français, le Conseil Représentatif des Institutions Juives de France (CRIF), la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, Yad Vashem, ont exprimé de l'intérêt pour cette histoire¹⁰. Mais le caractère lacunaire des preuves documentaires suscite de leur part une réticence certaine à considérer ce récit comme une réalité historique. Richard Prasquier, président du CRIF, et Lucien Lazare, membre de la commission des Justes de Yad Vashem, ont vainement entrepris de rassembler une documentation plus large. Dominique Trimbur, chargée de mission pour l'histoire à la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, a lui aussi tenté d'en savoir plus. Il décrit sa position comme celle de quelqu'un qui « ne dit pas non » mais qui demeure « sceptique [à cause de] l'état actuel de la connaissance historique. » Dominique Trimbur a exprimé ses interrogations à propos du livre de Ruelle et Desaix : il y voit une belle composition, mais qui repose sur une base factuelle réduite. Quant au film *Les hommes*

libres, qui dresse un portrait relativement plus complexe des musulmans – notamment de Benghabrit – durant la guerre, la Fondation l’a examiné mais a finalement repoussé la demande de subvention déposée par le réalisateur¹¹.

7 En 2005, les Bâtisseuses de Paix, une association de femmes juives et musulmanes œuvrant pour l’harmonie intercommunautaire, a lancé un appel à témoignages sur la conduite héroïque des instances de la Grande Mosquée. Elle a ensuite pris l’initiative de faire apposer une plaque à l’intérieur de la mosquée, plaque soulignant son rôle dans le sauvetage des juifs. Serge Klarsfeld, le célèbre historien de l’Holocauste, s’est félicité de l’appel à témoignages, mais il a exprimé son scepticisme quant au nombre de juifs ainsi sauvés. Président de l’Association des Fils et Filles de Déportés Juifs de France, il affirme que « parmi les 2 500 membres de [son] association », il « n’[en a] jamais entendu parler.¹² » En réponse à l’appel, peu d’individus se sont fait connaître ; aucun n’a rapporté avoir été personnellement protégé. La mosquée elle-même n’a pas fait grand chose pour apporter de la lumière sur cette histoire, et peu de musulmans se sont approprié ce récit. Le site web de la mosquée a ainsi longtemps repris les affirmations du film de Berkani sur la conduite héroïque de Benghabrit¹³, mais l’institution n’a jamais ouvert ses archives aux chercheurs. L’actuel recteur, Dahlil Boubakeur, propose une estimation bien plus basse du nombre de juifs sauvés (100 peut-être, plutôt que 1 700) et a exprimé ses réserves sur une éventuelle reconnaissance officielle¹⁴. Les Bâtisseuses de Paix ont appelé à la rescousse le président algérien Abdelaziz Bouteflika afin d’obtenir documentation et reconnaissance de l’histoire de la mosquée. Il semble qu’elles n’aient reçu

aucune réponse¹⁵.

8 Quant aux historiens, ils n’ont prêté que peu d’attention à cette mémoire contestée et à l’authenticité historique de l’héroïsme de la mosquée¹⁶. Dans un article récent, l’historien français Jean Laloum a mis en lumière de manière pénétrante, mais assez concise, l’histoire ambiguë de la mosquée durant les années de guerre. Il a entrepris d’aborder quelques-unes des questions et des preuves que le présent article se propose d’examiner ici de manière plus approfondie¹⁷. De son côté, dans une histoire « grand public » des juifs et des arabes durant l’Holocauste, Robert Satloff propose un récit de l’héroïsme de Benghabrit qui repose largement sur un entretien avec l’actuel recteur de la mosquée, D. Boubakeur. Pour autant que l’on puisse juger, Boubakeur ne dispose ni de connaissance particulière ni de liens directs avec les événements et les personnalités en question. Aussi le chapitre de Satloff nous en apprend-il davantage sur l’approche, par la mosquée, de son histoire durant la guerre, que sur cette histoire elle-même¹⁸. Dans son histoire pionnière de la Grande Mosquée, Naomi Davidson insiste quant à elle sur d’autres questions relatives à la mosquée et à la vie des musulmans sous l’Occupation¹⁹.

9 Pour l’heure, la recherche la plus approfondie sur la conduite de la mosquée et de Benghabrit durant la guerre est disponible dans un ouvrage récent du journaliste français Mohammed Aïssaoui, publié chez Gallimard, et dont un extrait est paru dans *L’Arche*, revue juive bien connue. Aïssaoui a entrepris un important travail pour découvrir et rassembler des documents sur la question. Il le fait cependant dans le but évident de trouver des preuves de l’histoire héroïque de la mosquée dans le sauvetage de juifs ; du fait des tensions actuelles, il s’enthousiasme à l’idée que, selon

ses propres mots, « [d]es Arabes et des musulmans ont protégé des juifs. L'étoile jaune a brillé avec le croissant, symbole de l'islam. Quel drapeau magnifique...²⁰ » En même temps, l'ouvrage raconte avec force détails le processus de recherche d'Aïssaoui et cite longuement les documents qu'il a mis au jour, plutôt qu'il n'analyse les implications de ses découvertes.

¹⁰Le présent article offre le premier examen complet de deux problèmes : le débat actuel autour de la Grande Mosquée de Paris comme havre pour les juifs durant la Shoah ; et les preuves historiques pour étayer (ou non) cette histoire. Dans la première partie de l'article, je montrerai que l'histoire de la mosquée cristallise plusieurs débats contemporains : celui tournant autour de l'universalisme républicain, du patriotisme français, de la sacralisation de la mémoire, de l'islamophobie et des récits concurrents sur le pouvoir et sur la condition de victimes des juifs et des musulmans. En lisant la question de la mosquée au prisme des débats relatifs à ces questions, les Français sont parvenus à ce que j'appelle une impasse, entre mythologie et silence. J'estime pourtant qu'à partir de l'établissement honnête et documenté des choix opérés par la principale institution musulmane de France durant la Seconde Guerre mondiale, les historiens peuvent à la fois sortir de cette impasse et éclairer des questions contemporaines. La deuxième partie de l'article a pour objectif de commencer ce travail en revenant aux sources documentaires. Mon idée est que, durant la guerre, la mosquée et Benghabrit ont agi tour à tour comme des agents de la Résistance, de l'accommodement et de la collaboration. Ces catégories fournissent une alternative nuancée au récit séduisant, mais incomplet, d'une mosquée tout uniment héroïque, en jetant un

jour nouveau sur la réalité plus mêlée que donnent à voir les archives. Je suis persuadé qu'une analyse plus complexe contribuera de meilleure manière à l'exactitude historique et à la compréhension mutuelle entre juifs et musulmans.

Entre mythologie et silence

¹¹Le mythe grandissant de la mosquée comme lieu héroïque et exemplaire de résistance et de sauvetage, et le désengagement tacite vis-à-vis cette histoire, sont liés à trois vieux débats historiques au moins. Chacun d'eux a été posé en termes binaires au mieux rebattus, au pire dangereux. Je me référerai à ces débats par les formules suivantes : le « syndrome de Vichy » ; les « mythes concurrents » sur les juifs dans le monde musulman ; et la question des rapports entre « musulmans et Holocauste ».

¹²Au début des années 1970 a commencé à voler en éclats un mythe d'après-guerre, selon lequel une vaste majorité de Français aurait résisté durant la Seconde Guerre mondiale, et selon lequel le régime de Vichy aurait constitué une simple « parenthèse ». Une contre-mémoire inédite met alors l'accent sur le caractère massif, et souvent endogène, de la collaboration française. Émerge ainsi ce qu'Henry Rousso a appelé le « syndrome de Vichy », une fixation sur l'Occupation et sur la culpabilité des collaborateurs²¹. L'opposition dialectique entre Résistance et collaboration, au cœur de ces batailles mémorielles, a fait que peu de gens pouvaient imaginer les actes des Français sous l'Occupation autrement qu'en termes d'« innocence » ou de « culpabilité ». Durant les années 1980 et 1990, divers procès de criminels de guerre qui se sont tenus en France, ainsi que plusieurs controverses au sujet d'actes et de déclarations antisémites, ont placé Vichy au

centre de la vie publique. Comme Joan Wolf l'a montré, de tels développements ont dessiné une frontière rhétorique plus tranchée encore qu'auparavant sur la période de guerre – entre une « vraie France », incarnée dans la Résistance et dans les jugements de valeur portés par une nouvelle génération, et la « France officielle ». Les mêmes événements ont conforté la centralité grandissante de l'Holocauste dans la mémoire de Vichy et dans le regard porté sur les acteurs de la période²².

13 Dans un tel contexte, divers musulmans et avocats des droits des musulmans ont vu dans l'histoire de la Grande Mosquée un espace de résistance et de sauvetage. À leurs yeux, le mythe historique est devenu un moyen d'intégration à la nation. En étant reliés à certains actes de la Résistance et au drame de l'Holocauste – deux positions historiques souvent traitées comme corrélées, depuis le milieu des années 1980 –, les musulmans peuvent faire partie intégrante de la « vraie France » ainsi incarnée²³. Sans doute, comme le souligne l'étude menée par deux femmes musulmanes, « [c]e n'est pas pour rien que les jeunes se battent pour la reconnaissance officielle [...] du sacrifice de leurs grands-parents pendant la [Seconde] Guerre mondiale. [...] Les jeunes à qui on demande tous les jours de prouver leur francité rappellent que leurs ancêtres appartenaient déjà à l'histoire de France.²⁴ » En avril 2010, en réponse à un article de presse décrivant les efforts des Bâtisseuses de Paix pour obtenir la pose d'une plaque commémorative dans la mosquée, un musulman français écrivait que, si la plupart des résistants avaient leurs noms inscrits sur des monuments, il n'en allait pas de même pour la majorité des combattants français musulmans : « NON !! Là est le problème [...] Et nous, leurs descendants, on remet en cause à chaque élection notre

identité française [...]»²⁵.

14 La face cachée du même discours apparaît dans deux formes de désengagement à l'égard de l'histoire de la Grande Mosquée. Le silence de la plupart des politiciens français et des représentants juifs signifie le refus de situer les musulmans à l'intérieur de la mémoire et de l'imaginaire nationaux. Une telle attitude est particulièrement saisissante à la lumière de la reconnaissance tardive récemment accordée, pour services rendus à la nation, à de nombreux groupes d'anciens sujets de l'Empire colonial au cours des deux guerres mondiales. Inversement, le désintérêt de certains musulmans pour cette histoire révèle leur sentiment que la guerre n'est pas, en réalité, une part importante de « leur » histoire. Sur Internet, par exemple, dans les commentaires qui accompagnent le récit et les images tirées du court-métrage de Mohamed Fekrane sur la mosquée, un internaute insistait sur la nécessité de passer de la Shoah à « Sétif ». Ce nom est un condensé qui désigne le massacre de milliers de musulmans, lors de la répression militaire française qui a débuté à Sétif, en Algérie, le 8 mai 1945 – le jour même de la « Victoire » en Europe. L'épisode a marqué au fer rouge la mémoire nationaliste algérienne²⁶. Pour cet internaute, la violence coloniale du 8 mai se substitue à la date de la libération du fascisme. En outre, l'histoire de la souffrance des *Algériens musulmans*, sous la férule d'une France prétendument libérée, constitue un sujet bien plus capital que l'épreuve endurée, au même moment, par les *juifs* et les *Français* victimes de la Shoah.

15 À la différence du « syndrome de Vichy », le second débat historique – celui portant sur les mythes concurrents sur la vie des juifs dans le monde musulman, a commencé à l'extérieur de la France, et bien avant la Seconde Guerre

mondiale. Ce que Mark Cohen définit comme « le mythe de l'utopie interreligieuse » s'est d'abord développé chez de nombreux universitaires et réformateurs religieux juifs allemands du XIX^e siècle, qui ont perçu la vie juive dans l'Espagne musulmane médiévale comme un modèle pour leurs propres aspirations à l'intégration²⁷. Au cours des décennies qui précèdent et qui suivent la fondation d'Israël, et plus encore après 1967, des antisionistes arabes ont fait leur ce même mythe. Bien des propagandistes arabes ont déclaré que, durant la période où les chrétiens avaient persécuté sans relâche les juifs, les musulmans leur avaient manifesté une tolérance marquée. En insistant sur le fait que seule l'émergence du sionisme en Palestine avait mis fin à un traitement aussi bienveillant, ce récit a fréquemment servi de couverture à des stéréotypes antisémites²⁸.

16 En France et en Algérie, les nationalistes musulmans anticolonialistes ont produit leur propre vision de cette utopie interreligieuse. Pour eux, plutôt que le sionisme, c'est le colonialisme français, et particulièrement le « décret Crémieux » octroyant aux juifs algériens la citoyenneté française en 1870, qui ont constitué un tournant et creusé un fossé entre musulmans et juifs. De telles analyses ont vu le jour à la suite des émeutes judéo-musulmanes de Constantine en 1934, et ont refait surface durant la guerre d'Algérie, à l'occasion de divers appels au soutien des juifs²⁹. La question de l'impact du colonialisme demeure une ligne de partage cruciale dans les débats français sur l'histoire des juifs en terre musulmane³⁰.

17 Le thème de la durable harmonie judéo-musulmane dans le monde musulman trouve des échos aussi bien dans des descriptions hagiographiques de la mosquée durant la Seconde Guerre mondiale que dans certaines

formes de désintérêt à l'égard de cette histoire. Ce n'est pas par hasard que le texte de Derri Berkani, cité en introduction, se réfère à *al-Andalus*, le nom arabe de l'Espagne médiévale musulmane, avant d'aborder l'histoire de la mosquée comme un exemple récent du même phénomène. Pareillement, dans son film, en rattachant l'histoire de Benghabrit au verset coranique sur l'importance de sauver une seule vie, Berkani situe son récit dans le cadre de la bienveillance primordiale des musulmans vis-à-vis des juifs. Quand les musulmans se réfèrent au mythe de l'utopie interreligieuse en évoquant l'histoire de la mosquée, ils le font en général sans trace d'antisémitisme. Mais il y a des exceptions. Sur un forum en ligne où des lecteurs réagissaient à des images et à des extraits du film de Fekrane sur la mosquée, un visiteur s'exclame : « Il est aujourd'hui utile de rappeler notre contribution au sauvetage de vies juives, mais la liste serait trop longue (de l'Andalousie aux [juifs] européens persécutés accueillis par l'Empire ottoman) et inutile, parce que ces mêmes juifs, en France et dans le monde occidental, fidèles au programme sioniste, sont les *instigateurs* de l'islamophobie [...] et n'ont jamais en aucune façon retenu les leçons de l'Histoire, pour leur malheur ! »³¹.

18 Au lendemain de la guerre de 1967, les liens se renforcent entre le mythe de l'utopie interreligieuse et le sentiment anti-israélien (et souvent antisémitique). Couplés à des récits largement répandus de l'antisémitisme contemporain en terre arabe, ils contribuent à cultiver le mythe opposé, celui d'une persécution musulmane des juifs³². Ce dernier discours insiste sur la souffrance des juifs en terre d'islam, allant jusqu'à la considérer comme équivalente à celle des juifs dans l'Europe chrétienne, et traite souvent de

la persécution juive comme inhérente à l'Islam. Les exilés juifs originaires des pays arabes ont rapidement été parmi les principaux propagateurs de ce mythe³³.

19 Chez les juifs français, dans de nombreuses représentations de la vie juive en Afrique du nord, le mythe positif et sa contrepartie négative vont de pair. À l'intérieur du même récit, les évocations du « paradis perdu » de l'harmonie judéo-musulmane coïncident souvent avec des exigences de reconnaissance de la souffrance juive sous la domination arabe³⁴. En écho à l'histoire de la mosquée, la composante nostalgique réapparaît de façon récurrente. Dans un débat qui suivait une projection du film de Berkani, au début de 2006, un juif d'Afrique du Nord rappelait avec émotion combien l'existence des juifs et des musulmans se confondait, à tel point qu'arrivé très jeune en France, il ne savait pas véritablement qu'il était juif. Dans un compte rendu enthousiaste de la projection de ce film, le *Bulletin de l'Association des Enfants Cachés* publie une photographie des années 1940 représentant un juif et un musulman du Yémen main dans la main³⁵. De même, Annie-Paule Derczansky, présidente des Bâtisseuses de Paix, explique que son organisation avait pour objectif de connaître l'histoire de la mosquée afin de montrer à la génération présente des juifs et des musulmans de France un des « moments positifs de l'histoire où juifs et Arabes, juifs et musulmans, coexistaient pacifiquement.³⁶ »

20 Mais à côté de la nostalgie peuvent surgir des histoires de souffrance et de discrimination. Le contre-mythe s'exprime à travers les récits des difficultés rencontrées par les juifs d'Afrique du Nord, lorsqu'ils firent le choix, jusque-là impensable – selon ceux qui racontent ces histoires – de quitter leur

terre natale. Cette orientation a pris une nouvelle dimension avec l'importance grandissante de la mémoire de l'Holocauste et de la défense d'Israël, comme éléments de l'identité juive française³⁷.

21 Plusieurs intellectuels juifs d'origine méditerranéenne ont joué un rôle majeur en prêtant leur voix à des récits aussi contradictoires. À la suite de la guerre du Kippour, en 1973, l'écrivain français d'origine tunisienne, Albert Memmi, a décrit comment, pour de nombreux juifs tunisiens arrivés en France, la culture arabe était restée une source non seulement d'attachement mais aussi de revendication. Il a même comparé la souffrance et l'exil de beaucoup de juifs nord-africains au destin du judaïsme européen³⁸. Dans les années récentes, un débat plus vaste a émergé parmi d'éminents universitaires. Le philosophe et sociologue Shmuel Trigano a entrepris de reconstruire un héritage dont il craignait la disparition, compte tenu de l'absence de noyaux sépharades au sein du monde musulman. Pourtant, dans le tableau qu'il dresse, les juifs ont affronté sous le règne musulman de terribles persécutions d'origine religieuse et la judaïcité nord-africaine a impatientement attendu d'être libérée par la colonisation française³⁹. Esther Benbassa, spécialiste de l'histoire juive, critique de telles approches. Elle reconnaît que le départ des juifs des terres arabes a constitué un traumatisme, mais elle soutient que les tensions actuelles ont conduit beaucoup de juifs à « réécrire » leur histoire complexe dans le monde islamique sous les traits d'une constante oppression⁴⁰. L'historien Benjamin Stora, né en Algérie, affirme que le décret Crémieux a signifié à la fois une émancipation et un « exil » pour les juifs d'Algérie. Comme ces juifs se sont européanisés et ont bénéficié de plus grandes opportunités, les musulmans

du pays en ont conçu jalousie et ressentiment. Cependant, de nombreux juifs et musulmans, insiste-t-il, ont continué à habiter le même monde culturel. Quand l'indépendance de l'Algérie est devenue imminente, la plupart des juifs, comme Stora et sa famille, étaient trop « francisés » pour rester, mais ils ne sont partis qu'avec beaucoup de réticence et de tristesse⁴¹.

22 Ces récits contradictoires reflètent un mélange de traumatisme et de désir nostalgique, comme on en trouve dans des contextes géopolitiques et commémoratifs plus larges. Pour les juifs d'Afrique du Nord en France, ce mélange rend l'attachement à la culture arabe ou musulmane de plus en plus prégnant. Cette situation permet d'expliquer l'incapacité, pour de nombreux juifs, à aborder de manière non polémique l'histoire héroïque de la mosquée⁴².

23 Le « syndrome de Vichy » et les « mythes concurrents » sur les juifs en terre d'Islam convergent vers le troisième débat historique crucial, celui sur les rapports entre « musulmans et Holocauste ». Particulièrement présent depuis 1967, cette question binaire émerge dans le discours public français, ainsi que dans les politiques américaine et proche-orientale. Selon le point de vue le plus critique, les musulmans apparaissent comme des collaborateurs ou des descendants idéologiques des nazis ; dans l'approche la plus bienveillante, ils deviennent des victimes dont le destin fut analogue ou étroitement entremêlé à celui des juifs.

24 Le premier point de vue a revêtu plusieurs formes. En France et ailleurs, en particulier depuis la guerre de 1967, une grande partie de la presse et des dirigeants juifs ont considéré les menaces arabes contre Israël comme de possibles continuations de la Shoah⁴³. En

outre, de fort discutables études universitaires ou « grand public » ont établi un lien entre un certain nombre de musulmans et les nazis. Plusieurs historiens ont fait état de travaux significatifs démontrant l'étroite coopération entre un nombre restreint de musulmans et le III^e Reich, mais ils ont ensuite glissé vers des considérations excessives et infondées, suggérant l'existence d'une collaboration de grande ampleur entre nazis et Arabes, ainsi que la fusion entre l'antisémitisme nazi et une haine des juifs profondément enracinée dans l'islam, et repérant certains héritages du nazisme dans les idéologies musulmanes d'après-guerre⁴⁴. Dans un développement voisin, depuis le 11 septembre 2011, des formules comme l'« islamo-fascisme » (principalement dans le contexte anglo-saxon, mais avec quelques échos en France) ont dépeint l'islam militant comme traversé par les mêmes tendances nihilistes et démoniaques que celles du national-socialisme allemand. Depuis 2000, une série d'incidents antisémites en France, et le nombre disproportionné de musulmans d'origine nord-africaine qui s'y sont trouvés impliqués, ont renforcé ces connexions. De telles analyses représentent toujours les musulmans, dans leur rapport à l'Holocauste, comme des bourreaux, laissant peu de place à ceux qui, comme Benghabrit, ont contribué à sauver des juifs.

25 À l'inverse, un ensemble de contributions suggère que les musulmans ne peuvent être rattachés à l'Holocauste que comme victimes, eux aussi, de l'antisémitisme et du racisme européens. Un nombre croissant d'universitaires et d'écrivains ont rapproché les musulmans des juifs sur la base de leurs liens ethniques supposés et de leurs expériences, communes ou comparables, de l'oppression. Edward Said, discutant de

l'unicité de la souffrance juive, décrit l'orientalisme comme le « rameau musulman » de l'antisémitisme. Il souligne la nécessité d'une empathie et d'une reconnaissance mutuelles à l'égard des tragédies juive et palestinienne (qu'il n'a pas assimilées), mais aussi de la connexion historique des deux phénomènes⁴⁵.

26 Des travaux universitaires plus récents ont développé ces idées dans de multiples directions. Dans *The Arabs and the Holocaust*, l'universitaire libanais Gilbert Achcar s'appuie sur Said pour souligner les liens historiques entre l'Holocauste et la souffrance des Palestiniens. Il remarque même les liens terminologiques entre *Shoah* et *Nakba* (« catastrophe »), terme arabe utilisé par les Arabes pour décrire la fondation d'Israël et la crise des réfugiés palestiniens qui s'en est suivie⁴⁶. Tout en insistant sur l'absence d'équivalence entre les deux événements, ou entre sionisme et nazisme, il voit dans l'antisémitisme nazi et dans le négationnisme des éléments très bénéfiques pour les sionistes. Après avoir analysé combien d'acteurs divers du conflit israélo-arabe ont usé et abusé de la mémoire de l'Holocauste, Achcar se fait l'avocat d'une forme de reconnaissance mutuelle : chez les Arabes, de l'horreur historiquement incontestable de la Shoah ; chez les Israéliens, de l'injustice et de la persécution fondamentales infligées par le sionisme aux Palestiniens, dans lesquelles Achcar voit la solution à l'Holocauste imposée par les Occidentaux⁴⁷.

27 Dans des termes plus radicaux, Lamia Ben Youssef Zayzafoon, en se référant elle aussi à Said, cherche à corriger une image « dé-sémitisée » de l'Arabe et insiste sur « l'interchangeabilité du juif avec l'Arabe/musulman ». Elle évoque les « liens

sanglants de la mémoire » des juifs et des musulmans, du fait des persécutions partagées dans l'Espagne catholique. Plus loin, elle met l'accent sur les *Muselmänner*, terme utilisé par de nombreux détenus d'Auschwitz à propos de ces prisonniers sans forme humaine, aux portes de la mort, et traduit dans de nombreuses langues européennes par « musulmans ». Zayzafoon avance que l'émergence du terme *Muselmänner* coïncide avec un moment où juifs et musulmans deviennent synonymes dans les discours politiques européens⁴⁸. De telles idées recourent le mythe de la mosquée comme lieu de pure solidarité et de résistance. Elles aident à identifier les liens tissés par Berkani (et certains autres) entre l'appel lancé aux travailleurs kabyles à sauver en particulier les juifs – *en tant que camarades exilés et travailleurs éloignés de chez eux* –, le réseau et les motivations de Benghabrit, et la mosquée.

28 De façon plus ou moins consciente, de tels liens resituent l'histoire de la mosquée dans un discours plus large sur le partage des souffrances et la solidarité judéo-musulmane durant la Shoah. Hassen Chalghoumi, imam de la ville de Drancy, en a offert un exemple parlant. Il a évoqué des liens anciens unissant juifs et musulmans, l'horreur de la Shoah et la nécessité d'avoir un islam modéré en France. Dans un ouvrage récent, *Pour l'Islam de France*, Chalghoumi et son co-auteur se réfèrent avec admiration à l'histoire de la Grande Mosquée sauvant des juifs. Pourtant, ils l'utilisent à la fois pour condamner les musulmans qui valorisent les nazis et pour broser un portrait inexact du grand mufti de Jérusalem, Hajj Amin al-Husseini. Les historiens ont bien étudié la collaboration zélée de Husseini avec Hitler, et son soutien à l'Holocauste⁴⁹. Chalghoumi insiste,

cependant, sur l'ignorance par le mufti du génocide nazi. Se référant à sa célèbre poignée de mains avec Hitler, il déclare : « Je suis certain que si le Grand Mufti de Jérusalem avait imaginé ce qu'Hitler allait faire, il n'aurait jamais mis sa main, la main qui s'accrochait au Coran pour libérer son peuple, dans la main qui fauchait des millions de vies pour enterrer un peuple cité fréquemment dans le Coran. Si le Mufti de Jérusalem avait su, il aurait été comme l'imam de la Grande Mosquée de Paris.⁵⁰ » Cet appariement fondamentalement a-historique entre Benhabrit et al-Husseini découle d'une logique qui perçoit les relations des musulmans à l'Holocauste uniquement en termes de souffrances partagées ou d'assistance aux juifs.

29 Plutôt que de le considérer comme un lieu de solidarité pour de multiples groupes de victimes, beaucoup, en France et ailleurs, – féministes, tiers-mondistes, communistes et certains activistes musulmans – se sont approprié l'Holocauste comme une métaphore de leur propre souffrance. Un certain nombre de militants pro-Palestiniens, d'extrême gauche ou musulmans, ont comparé Israël aux nazis, et ses actes à l'Holocauste. À la suite de la guerre de 1967 déjà, plusieurs marxistes arabes, ou certains militants français d'extrême gauche, avaient soutenu qu'avec cette guerre, les juifs étaient devenus des nazis ; les juifs avaient stoppé la tentative arabe de perpétrer un « second Auschwitz » en « se saisissant des mêmes valeurs dont Auschwitz lui-même avait pu surgir, afin que ces valeurs ne puissent jamais servir à nouveau contre eux⁵¹ ». Dans de nombreux pays arabes, de semblables discours intellectuels et politiques associent l'Holocauste, le sionisme et la souffrance palestinienne⁵².

30 De telles affirmations à propos d'Israël ne comparent pas seulement le sionisme au nazisme ; elles impliquent aussi qu'avec le temps, les atrocités israéliennes ont transféré aux juifs la qualité de perpétreurs d'un Holocauste, et aux Arabes, celle de victimes d'un Holocauste. Certains musulmans, qui refusent de discuter le rôle de la Grande Mosquée dans le sauvetage des juifs, mettent en avant des idées qui épousent les mêmes schémas. En réponse à un texte sur Internet consacré au film de Mohamed Fekrane, un lecteur écrit : « Quelle est l'utilité de cet article ? [...] Nous devons arrêter de faire sans cesse référence au nazisme comme à la barbarie par excellence [...] Il n'y a pas de pire barbarie dans l'histoire de l'humanité que le sionisme politique et expansionniste. Cette idéologie démoniaque a ravagé tous les peuples de la terre depuis presque un siècle, tandis que le troisième Reich n'a duré que douze ans et s'est limité [...] au continent européen. » Cet interlocuteur offre une version extrême d'un large échantillon de positions, qui vont des récits sur la Mosquée sauvant des juifs jusqu'à la diabolisation d'Israël, avec des parallèles, des connexions ou des réfutations⁵³.

Des témoignages historiques ambigus

31 Nous avons observé le poids important de trois grands débats historiques dans les discussions relatives aux actions de la Grande Mosquée de Paris, et de son leader, durant la Seconde Guerre mondiale. Trop souvent, les formulations en noir ou blanc de ces débats ont déformé, mythifié ou obscurci l'histoire de la mosquée. Dans le développement qui suit, nous verrons comment, en nous détournant des polémiques au profit de la documentation historique, nous pouvons commencer à

découvrir une histoire de Benghabrit et de la mosquée sous l'Occupation moins mythique, mais plus intéressante et parfois même paradoxale.

32 Les choix de Benghabrit durant la Seconde Guerre mondiale doivent être analysés dans le contexte de sa biographie et de sa personnalité complexe. Né en 1868 à Sidi Bel Abbes, en Algérie, Benghabrit a vraisemblablement reçu une éducation poussée, typique d'un fils de notable musulman : il a fréquenté une *madrassa*, appris l'arabe, mais également maîtrisé la langue et la culture françaises⁵⁴. Jeune homme, il a d'abord travaillé pour le sultan du Maroc, puis pour le compte du ministère français des Affaires Étrangères, tout en conservant une position officielle et une relation étroite avec le sultan (dans le cadre, à partir de 1912, du protectorat français au Maroc)⁵⁵. Durant la Première Guerre mondiale, Benghabrit a contribué à la création de la Société des Habous et Lieux Saints de l'Islam, destinée à faciliter, pour les musulmans nord-africains, l'organisation du pèlerinage annuel (le *Hadj*) à la Mecque et à Médine. En 1920, cette société devient responsable du projet, soutenu par l'État français, d'Institut musulman et de Grande Mosquée de Paris.

33 Les antécédents de Benghabrit au sein de cercles islamiques et séculiers, sa connaissance de l'Afrique du Nord et de l'Europe, son expérience précoce des arcanes du pouvoir ont fait de lui une figure cosmopolite. Comme diplomate, il joue un rôle essentiel dans la négociation des termes de la présence française au Maroc et en Syrie. De nombreux observateurs notent son aptitude à se mouvoir sans difficulté entre cultures française et musulmane, son savoir-faire et son aisance extraordinaires comme intermédiaire et négociateur. Tout au long de

son mandat de recteur de la mosquée, qui a duré de la fondation, en 1926, à sa mort en 1954, il a fait montre d'une même capacité à s'adapter à des circonstances changeantes. Il a défendu sans relâche les intérêts de sa communauté et s'est accroché fermement à son propre pouvoir personnel⁵⁶.

34 Durant l'entre-deux-guerres, Benghabrit entretient des relations chaleureuses avec une poignée de juifs d'Afrique du Nord. Mahieddine Bachetarzi, un musulman algérien qui dirigeait El-Moutribia, une troupe algérienne de théâtre et de musique composée de musulmans et de juifs, effectuait fréquemment des tournées en France ; au cours de ses premiers séjours parisiens, notamment, Bachetarzi reçoit un accueil chaleureux et un soutien décisif de la part de Benghabrit, allant jusqu'à se produire dans la mosquée⁵⁷. Un autre de ses amis de longue date est Maurice Mantout, d'origine juive, principal architecte de la mosquée⁵⁸. Auparavant au service du maréchal Lyautey, gouverneur général du Maroc, Mantout fut l'un des deux architectes particuliers choisis pour la mosquée, et il conçut par la suite l'hôpital franco-musulman de Bobigny. Des années plus tard, le neveu de Mantout rappelait avec bonheur les voyages que son oncle et Benghabrit accomplissaient ensemble en Afrique du Nord, et la présence de Benghabrit aux fêtes organisées au Maroc par Mantout et son épouse⁵⁹.

35 Ces divers éléments de l'histoire, de la position et de la personnalité de Benghabrit ont orienté sa conduite durant l'Occupation. Ses choix s'éclairent à travers l'étude de ses relations avec quatre groupes : celui consisté de diverses personnalités juives ; celui des autorités allemandes ; les autorités de Vichy ; les musulmans résistants ou collaborateurs. Le recteur a occupé une position complexe, à la

fois agent de résistance, de collaboration et d'accommodement. L'homme est emblématique des conflits de loyauté, des calculs et des zones grises repérables dans les choix de nombreux musulmans dans la France occupée. De telles ambiguïtés sont à l'image de celles que révèle la conduite de la majeure partie de la population française à l'époque.

36 Les redéfinitions des statuts sous l'Occupation ont joué de manière décisive sur la capacité de Benghabrit, et d'autres musulmans, à aider les juifs. Alors que les lois raciales des nazis et de Vichy faisaient des juifs des « indésirables », elles ont donné aux musulmans le même statut légal que celui des « Aryens »⁶⁰. Juifs et musulmans occupent désormais des catégories raciales nettement séparées. Cela change l'équilibre des forces entre les deux groupes. Les juifs, auparavant très intégrés, perdent ainsi la possibilité de défendre leurs propres intérêts. Les musulmans, habitués à être des sujets coloniaux, ont en revanche bénéficié d'une nouvelle proximité avec l'État français, et d'une attention bienveillante de la part de diverses factions politiques.

37 Les archives traitant de l'attitude de la mosquée durant la guerre ressemblent aux pièces éparses d'un grand puzzle. Il y a plus de vingt-cinq ans, Albert Assouline, un juif né en Algérie et survivant de la Shoah, soldat et résistant décoré, a offert la première mention publique de la Grande Mosquée comme refuge pour les juifs⁶¹. Il a retracé minutieusement son histoire dans le film de Derri Berkani. Assouline y explique comment, dans les premiers mois de l'Occupation, un soldat musulman dénommé Yassa Rabah et lui-même s'enfuirent d'un camp de prisonniers allemand et trouvèrent un refuge sûr à la mosquée. Ils y restèrent deux ou trois nuits avant de franchir la ligne de démarcation vers

la zone non occupée, en septembre 1940. Assouline relève que Si Mohamed Benzouaou, le premier imam de la mosquée, « prit des risques considérables pour camoufler des juifs en leur fournissant des certificats attestant qu'ils étaient musulmans.⁶² » Benzouaou a même conduit personnellement un rabbin, Netter, de Metz à Narbonne, en le déguisant en musulman⁶³.

38 D'après Assouline, il y eut plusieurs « chaudes alertes » durant son séjour à la mosquée : ainsi des soldats allemands perçurent une odeur de tabac et en conçurent des soupçons, puisqu'ils savaient que l'islam interdit strictement de fumer⁶⁴. Lorsque des Allemands pénétraient dans la mosquée, Benghabrit appuyait sur un bouton pour indiquer aux employés de placer les réfugiés dans la salle de prière. Ils s'y cachaient derrière un rideau où les femmes avaient l'habitude de prier, endroit où les Allemands n'entraient pas⁶⁵. Durant la guerre, des parachutistes anglais principalement et, à partir des premières rafles de 1942, des enfants juifs, trouvèrent un refuge temporaire dans la mosquée, aux côtés d'un nombre plus réduit de francs-maçons et de résistants. En général, ils y restaient quelques nuits, le temps d'organiser ailleurs une cache ou un passage. Si nécessaire, ils pouvaient s'échapper dans la rue par les caves⁶⁶. Benzouaou et Benghabrit les ont inlassablement protégés, utilisant des astuces pour obtenir des cartes de rationnement afin de les nourrir. À partir d'un décompte des cartes de rationnement retrouvées par ses soins dans la mosquée après la guerre, Assouline a estimé que « pas moins de 1 732 résistants [et leurs enfants] trouvèrent refuge dans les caves : des évadés musulmans mais aussi des chrétiens et des juifs.⁶⁷ »

39 Dans le film, et ailleurs, le récit de Berkani fait écho à celui d'Assouline, tout en incluant des éléments complémentaires. Berkani affirme qu'en 1974, Hamza Boubakeur, alors recteur de la mosquée (et père de l'actuel recteur, Dahlil Boubakeur), lui a montré un registre. Ce livre rouge à couverture marbrée contenait la liste, en français et en arabe, des noms « d'un nombre incalculable d'enfants, c'étaient des enfants juifs qu'on faisait passer pour des enfants algériens [musulmans]. » La population musulmane française, composée majoritairement de travailleurs immigrés, comprenait peu d'enfants, et Berkani en conclut qu'il devait y avoir de faux noms pour les enfants de juifs et de résistants⁶⁸. Berkani fait aussi le lien entre la mosquée et l'existence d'une section algérienne des FTP, l'organisation de combat de la résistance communiste. En se fondant en partie sur l'évocatrice note manuscrite en kabyle trouvée en 2004, et citée *supra*, Berkani affirme que ces résistants et Benghabrit avaient œuvré ensemble afin de mettre en sécurité les juifs et diverses autres catégories de personnes.

40 Alors que le récit que fait Assouline de sa propre expérience semble crédible, il s'avère plus difficile de confirmer l'implication de la mosquée dans le sauvetage de 1 700 personnes, ainsi que la nature complexe et systématique de la résistance décrite par Assouline et Berkani. Ni les cartes de rationnement qu'Assouline affirme avoir comptées, ni le livre que Berkani prétend avoir vu, ne peuvent être retrouvés aujourd'hui. De plus, il n'existe aucune preuve certaine de liens directs entre le FTP algérien et la résistance à l'intérieur de la mosquée. L'appel manuscrit en faveur des juifs, rédigé en kabyle, tout émouvant et suggestif qu'il soit, n'apporte aucune preuve directe d'un lien avec la mosquée ou avec Benghabrit.

41 Nous avons cependant plusieurs témoignages complémentaires concernant des personnes ayant trouvé une protection par l'entremise de la mosquée et de ses institutions satellites. Salim Hallali, juif algérien qui a œuvré avec Mohamed el-Kamal, à la fin des années 1930, à la production de musique arabe appréciée aussi bien par les juifs que les musulmans, a souvent raconté son histoire. Dans les années d'avant-guerre, Hallali et el-Kamal jouaient ensemble (souvent au sein de l'orchestre de Mahieddine Bachetarzi) en Algérie et en métropole. Dans l'entre-deux-guerres, leur pratique musicale s'intégrait dans un réseau de relations sociales et culturelles nouées entre de petits groupes de juifs et de musulmans d'Afrique du Nord, spécialement dans certains quartiers de Paris et de Marseille. Dans le Paris occupé, Hallali s'est soudain retrouvé seul et vulnérable au moment où son partenaire de naguère, Kamal, s'en était allé collaborer avec les nazis à Radio-Berlin. Benghabrit adorait la musique d'Hallali et choisit de le protéger. Il lui fournit de faux certificats d'appartenance à l'islam et fit même inscrire le nom de son grand-père sur une tombe du cimetière franco-musulman. Il lui permit de se produire régulièrement au café de la mosquée en compagnie de musiciens musulmans très connus, comme Ali Sriti et Ibrahim Salah⁶⁹. Ainsi, non seulement la fausse identité d'Hallali a-t-elle brouillé les frontières ethniques judéo-musulmanes ; mais sa présence musicale a fait de la mosquée un espace où des éléments d'une culture judéo-musulmane partagée ont pu se perpétuer.

42 D'autres histoires ont émergé. Lucien Moatti se souvient que, pour des raisons médicales, son oncle, Maurice Moïse Moatti, un juif tunisien, s'est retrouvé bloqué en zone occupée en novembre 1942⁷⁰. L'infirmier du frère de Maurice, Slimane Ben Slimane, qui

avait accompagné Moatti en France, se mit en quête de toutes les échappatoires possibles. Quand il vint s'informer à la mosquée, on lui proposa de lui donner des papiers qui permettraient à Moatti de passer pour un musulman tunisien. Malheureusement, Moatti, « légaliste et timoré » aux dires de son neveu Lucien, s'était fait enregistrer comme juif et en juin 1944 a été déporté à Auschwitz, où il est mort. Michel Tardieu rapporte quant à lui l'histoire de sa mère, une juive marocaine du nom de Boganim, qui travaillait comme infirmière à l'hôpital franco-musulman⁷¹. « Vers 1941, explique-t-il, Si Kaddour Ben-Ghabrit l'a prévenue que les autorités (Français ou Allemands ?) examinaient les dossiers du personnel de l'hôpital et que son origine juive allait être découverte. Il lui a alors fortement conseillé de s'enfuir de toute urgence et je pense, d'après les souvenirs de ce que racontait ma mère, l'a aidée à fuir en zone libre, puis au Maroc où elle est retournée dans sa famille. » Évoquant leurs relations suivies après-guerre, Tardieu explique : « La confiance réciproque entre ma mère et Si Kaddour, qui me traitait enfant avec toujours beaucoup d'affection, attestait de la reconnaissance évidente que ma mère avait pour l'homme qui lui avait en quelque sorte sauvé la vie. »

43 Pour sa part, Ahmed Somia, un médecin musulman parisien, détaille la manière dont, avec deux autres musulmans, ils ont organisé un petit groupe algérien pour aider des individus en quête de caches⁷². « On pouvait les adresser à la mosquée où ils étaient accueillis [...] et il y en a eu beaucoup qui ont utilisé ce canal et qui ont trouvé un abri à la mosquée⁷³. » Somia raconte que, dans ces réseaux algériens, de nombreux Kabyles utilisaient leur langue – que peu de gens parlaient en métropole – pour se reconnaître

et échapper aux autorités. Il décrit plus loin un restaurant tunisien, Le Petit Chevreau, rue de la Huchette, qui, tard dans la nuit, apportait des restes de nourriture à ceux qui se cachaient. Finalement dénoncé, accusé de « cacher et porter secours à des résistants », le restaurant fit l'objet d'une descente de la police allemande⁷⁴.

44 L'hôpital franco-musulman est lui-même devenu un lieu de résistance. Un musulman algérien, Abdelhafid Haffa, gardien de l'hôpital, a aidé à mettre à l'abri un certain nombre de résistants en péril et d'aviateurs⁷⁵. Les parachutistes alliés étaient conduits à l'hôpital pour y être secrètement soignés la nuit, et se cachaient durant la journée dans l'appartement de Haffa⁷⁶. Celui-ci, ainsi que d'autres membres de son réseau, leur fournissaient de faux documents, des vêtements, de la nourriture et un abri. En août 1944, au moment de la Libération, Haffa était particulièrement occupé. À ce moment-là, Haim Davidor, un juif lituanien, joua un rôle crucial à ses côtés, repérant les aviateurs tombés et les plaçant chez divers protecteurs. Après la guerre, Haffa a été honoré par Conseil National de la Résistance et par l'armée américaine⁷⁷. Au-delà de cet exemple exceptionnel d'un juif et d'un musulman œuvrant ensemble dans la Résistance, l'histoire de Haffa jette une lumière nouvelle sur les activités de Benghabrit. En tant que patron de l'Institut musulman, ce dernier supervisait l'hôpital franco-musulman. Il est vraisemblable que Benghabrit a été au courant du travail de résistance mené à l'hôpital et qu'il lui a au moins donné son approbation tacite.

45 En facilitant l'aide aux juifs ou aux résistants, Benghabrit a peut-être pris exemple sur le sultan du Maroc, Mohammed V, auquel il était resté étroitement lié sur les plans

diplomatique et personnel. Sous Vichy, Mohammed V est resté neutre, mais il a essayé d'alléger l'impact des lois antisémites et a fourni un soutien moral important à la communauté juive marocaine. Après le débarquement de novembre 1942 en Afrique du Nord, il s'est rallié aux Anglo-Américains⁷⁸.

46 Que Benghabrit ait, réellement ou non, aidé de nombreux juifs, les Allemands avaient des soupçons à son encontre. Le 24 septembre 1940, le ministère français de l'Intérieur reçut la note suivante : « Les autorités d'occupation soupçonnent le personnel de la mosquée de Paris de délivrer frauduleusement à des individus de race juive des certificats attestant que les intéressés sont de confession musulmane. L'imam a été sommé, de façon comminatoire, d'avoir à rompre avec toute pratique de ce genre. Il semble, en effet, que nombre d'israélites recourent à des manœuvres de toutes espèces pour dissimuler leur identité.⁷⁹ » Malheureusement, et quoique suggestif, ce document cité par Berkani, Bernheim et d'autres comme preuve de la conduite héroïque de Benghabrit, n'apporte aucune indication sur les charges dont disposaient les Allemands à l'appui de leur accusation, ni sur la manière dont le recteur ou son imam y ont réagi⁸⁰. À la fin de janvier 1941, pour des raisons qui restent obscures, les autorités allemandes arrêtent Benghabrit mais le relâchent peu après⁸¹.

47 Plusieurs photographies et les actualités cinématographiques de l'époque montrant des soldats allemands avec Benghabrit, prises en mars 1941 et largement diffusées, semblent attester de relations plus chaleureuses avec les autorités d'Occupation⁸². Elles montrent des officiers allemands aux côtés de Benghabrit dans la mosquée et à l'hôpital, dans des poses à la fois formelles et bon enfant. De l'automne

1940 à l'été 1941, des soldats allemands visitent régulièrement la mosquée⁸³. Cependant, ces images et ces visites s'insèrent dans un contexte spécifique : les Allemands cherchent alors à faire de la mosquée un centre de propagande pro-allemand, à manipuler Benghabrit pour avoir une bonne image dans le monde musulman, et peut-être à le garder à l'œil. Benghabrit, pour sa part, utilise ces contacts pour négocier des concessions pour ses mandants et protégés, et pour maintenir des relations cordiales avec les autorités.

48 Quant aux photographies et aux séquences d'actualité, elles ont été prises après que Benghabrit – avec le soutien de Vichy – a fait pression avec succès sur les Allemands pour obtenir la réouverture de l'hôpital franco-musulman⁸⁴. À la suite d'une cérémonie à l'hôpital, Benghabrit leur fait visiter la mosquée et demande aux occupants de supprimer les restrictions récemment imposées à l'abattage rituel (et qui visaient la *shehita* juive), afin que les musulmans puissent consommer à nouveau de la viande *halla*. Il souligne aussi le besoin d'imams dans les camps de prisonniers de guerre nord-africains⁸⁵. Les Allemands refusent de modifier la loi sur les pratiques d'abattage, mais promettent de « fermer les yeux » et de les autoriser à l'intérieur de la mosquée, aussi longtemps que les musulmans agiraient discrètement. En ce qui concerne la deuxième demande, ils mettent en place un système pour faire venir des imams d'Afrique du Nord en France afin d'assister les prisonniers de guerre musulmans⁸⁶. Selon certaines relations, Benghabrit promet que ces imams feront aussi de la propagande en faveur des Allemands, sous la forme d'interventions à la radio et de visites en Afrique du Nord pour répandre le thème d'un traitement bienveillant

des Allemands à l'égard des musulmans⁸⁷. Un œil sur la propagande dans le monde musulman, les Allemands s'assurent ainsi que la presse parisienne photographie et filme la réouverture de l'hôpital et leur visite à la mosquée⁸⁸.

49 Alors qu'au début, Benghabrit jugeait acceptable que des images paraissent dans des journaux comme *Le Petit Parisien*, quelle qu'ait été son attitude d'alors face à la propagande allemande, il est rapidement consterné par leur exploitation par les Allemands⁸⁹. Les mois suivants, le recteur s'oppose fermement aux tentatives de manipulation à des fins pro-allemandes. Il continue de négocier avec les Allemands pour traiter des besoins spirituels et matériels des musulmans français, se louant parfois, auprès d'autres leaders islamiques, de l'amabilité et du soutien des occupants. Cependant, il empêche les Allemands de rendre publiques d'autres séquences tournées à la mosquée et refuse les demandes répétées pour que des représentants de la mosquée adressent une lettre de reconnaissance à Hitler⁹⁰. En décembre 1941, des rumeurs prétendent que les Allemands et Benghabrit sont en désaccord sur le désir des premiers de faire venir à la mosquée l'ardent partisan des nazis, Hajj Amin al-Husseini⁹¹. Peut-être en représailles, des soldats, qui avaient longtemps recherché le soutien du recteur, commencent à le traiter avec froideur⁹². Dans l'ensemble, la documentation révèle que Benghabrit a entretenu avec les Allemands une relation fonctionnelle mais parfois houleuse. Par ailleurs, l'interdiction allemande de l'abattage rituel a conduit le recteur à ne jamais oublier la politique antisémite allemande, et à garder en tête les parallèles et les différences entre la condition des juifs et des musulmans sous l'Occupation.

50 Cordial avec les nazis, mais peu soucieux d'accéder à leurs demandes, Benghabrit semble avoir entretenu des relations également complexes, mais tièdes, avec les collaborationnistes musulmans⁹³. Tout au long de la guerre, certains collaborateurs de premier plan se rendent à la mosquée pour les fêtes musulmanes. Mais leur présence signifie surtout la centralité de la mosquée lors des cérémonies religieuses officielles, dans le Paris de la guerre⁹⁴. L'ami de Benghabrit, Paul-Yves Rio, le décrit comme faisant « tout pour que ses frères musulmans [...] respectent la plus rusée des neutralités » à l'égard des Allemands, des collaborateurs et de Vichy. Rio affirme que Benghabrit presse alors les musulmans de « donner l'impression de n'être ni leurs amis ni leurs ennemis [et] d'abord de rester fidèlement attachés à l'Islam⁹⁵ ». Accueillir dans la mosquée des musulmans de toute obéissance politique pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux répond à cette conception.

51 Offrant l'apparence de liens plus amicaux avec des collaborateurs musulmans, Benghabrit reçoit à déjeuner à la mosquée, en mars 1942, trois leaders de la section musulmane du parti collaborationniste de Jacques Doriot, le Parti populaire français (PPF). La rencontre, cependant, ne donne matière qu'à un récit positif pour les lecteurs musulmans du PPF⁹⁶. Le Rassemblement National Populaire de Marcel Déat trouve quant à lui un allié disponible, mais somme toute éphémère, en la personne de Saadi Ben Mohamed Zerrouki, un imam de la mosquée arrivé en France en mai 1941. En septembre 1942, se présentant faussement comme le « Grand Imam » de la mosquée, Zerrouki parle à Déat de son soutien à Vichy et promet de diffuser de la propagande pro-RNP dans le monde musulman⁹⁷. En apprenant ces

activités, Benghabrit démet Zerrouki de son poste⁹⁸. Le Comité musulman de l'Afrique du Nord, l'organisation musulmane la plus ardemment pro-allemande et antisémite sous l'Occupation, attaque Benghabrit dans son journal *Er Rachid (Le Messenger)*. À la mi-1943, le journal associe Benghabrit et la mosquée tour à tour à l'administration française, à la corruption, aux juifs et à la violation des préceptes sacrés du Coran⁹⁹. Une telle hostilité traduit sans doute les frustrations face au refus de Benghabrit de joindre ses forces à celles des collaborationnistes musulmans.

52 Cet ensemble de faits renforce la stature de résistant de Benghabrit et, de manière plus limitée, celle de « Juste parmi les Nations ». Du reste, le *Journal Officiel* du 26 juillet 1947 nous apprend même que Benghabrit reçut, après guerre, la médaille de la Résistance avec la rosette¹⁰⁰. La plus jeune fille du recteur a récemment déclaré se rappeler que, peu après la mort de son père, en 1954, elle avait entendu parler de son sauvetage de juifs¹⁰¹. Néanmoins, une correspondance interne du Conseil National de la Résistance (CNR), en mai 1944, jette un doute sur la conduite du leader musulman. Un rapport se réfère à Benghabrit comme « ayant pactisé avec l'ennemi¹⁰² ». Dans l'immédiat après-guerre, des critiques méprisantes à son égard évoquent, dans les cafés musulmans de Paris, son « rôle sous le règne de la III^e République et durant l'Occupation¹⁰³ ». Un ami de Benghabrit, Henri Dubois-Roquefort, longtemps médecin du sultan du Maroc, montre comment, après le débarquement des alliés, en novembre 1942, « les ennemis de Si Kaddour, [...] il n'en manquait pas, l'accusaient de pactiser avec l'ennemi. Personnellement, je lui faisais confiance¹⁰⁴ ».

Admettons : les portraits à charge pourraient témoigner d'une incompréhension des relations de Benghabrit avec les occupants allemands, ou de querelles internes au sein des résistants.

53 La politique musulmane représente un autre facteur probable. Étant donné les longues années de Benghabrit passées au service de l'État français, et les relations étroites entre le gouvernement et la Grande Mosquée, les nationalistes nord-africains ont de longue date dénoncé, dans le recteur et dans la mosquée, des instruments illégitimes du colonialisme. Les efforts de l'État pour utiliser la mosquée dans le sens des intérêts français – et l'interrogation, en conséquence, chez les musulmans quant à la légitimité même de la mosquée – ont duré jusqu'à nos jours. Cela a sans aucun doute contribué au désintérêt de nombreux musulmans, ou même à leur hostilité vis-à-vis de l'histoire du sauvetage de juifs par la mosquée.

54 Ces accusations de collaboration peuvent avoir une réalité plus sombre encore : les relations amicales entretenues par Benghabrit avec le gouvernement de Vichy, que révèle la confiance que lui témoignait le Commissariat Général aux Questions Juives (CGQJ). En juin 1944, E. Boutmy, un fonctionnaire du CGQJ, écrit à Benghabrit au sujet de Germaine Roland, née Marzouk, une Tunisienne qui affirme que ses parents étaient musulmans, mais que le Commissariat suspecte d'être juive. Marzouk a déposé un document attestant que son père était musulman. Boutmy joint ce document à sa lettre à Benghabrit, avec ces mots : « Vous avez été eu l'amabilité, à diverses reprises, de me donner votre avis sur des cas d'espèce analogues à celui-ci. Puis-je vous demander à nouveau de me faire savoir si l'attestation dont il s'agit peut être tenue pour valable ou non, et si les

patronymes des ascendants de l'intéressée sont d'origine juive ou musulmane ?[105](#) » Bien qu'aucune réponse de Benghabrit ne figure dans le dossier, à la mi-juillet, Boutmy informe le mari de Germaine Marzouk qu'en se fondant sur les recherches de l'Institut musulman (*i.e.* de Benghabrit) et sur l'« expert ethno-racial » de Vichy, son épouse devait être considérée comme juive[106](#). Début août, Germaine Marzouk est arrêtée et envoyée à Drancy[107](#). Seule la date tardive de son arrestation lui évite la déportation à Auschwitz[108](#).

55 L'échange est frappant à plusieurs niveaux. Benghabrit, placé dans la situation de soutenir ou de contrecarrer la chasse faite par le régime à des individus juifs, semble avoir apporté son aide à Vichy. Qu'il ait agi ainsi au milieu de l'été 1944 rend son choix plus troublant encore. À cette date, nombreux sont ceux qui ont rejoint la Résistance. Et, bien avant l'été, des rumeurs répandues circulent sur le destin cruel des juifs arrêtés en France[109](#). Plusieurs jours avant que Benghabrit reçoive cette requête, les alliés ont débarqué en Normandie et commencé à libérer le pays. L'allusion de Boutmy à une aide antérieure de Benghabrit implique que le recteur a gagné la confiance du Commissariat en jouant un rôle similaire par le passé. De fait, dans le cas des juifs méditerranéens qui se déclaraient musulmans, Benghabrit était au nombre des quelques « experts » que Boutmy avait l'habitude de consulter[110](#). Une recherche limitée dans les dossiers du CGQJ confirme que, de l'automne 1943 au printemps 1944, Boutmy a demandé l'opinion de Benghabrit dans au moins quatre autres occasions[111](#). À chaque fois, Benghabrit semble avoir répondu que la ou les personnes concernées ne lui paraissaient pas être musulmanes[112](#). En conséquence, Vichy les a toutes considérées comme juives.

56 Une conversation avec Benghabrit, à Constantine, en avril 1942, et rapportée par un fonctionnaire français, ajoute encore au mystère. D'après ce fonctionnaire, Benghabrit « a déclaré à l'officier [...] qu'à Paris, plusieurs juifs lui avaient demandé de se convertir à l'islam. Si Kaddour leur a répondu qu'il leur suffisait de prononcer la *chahada* [l'affirmation qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Allah, et que Mohamed est son prophète] ». Le rapport de conclure : « On ne sait si ces juifs ont mis leurs projets à exécution.[113](#) » Les commentaires de Benghabrit impliquent qu'au printemps 1942, il avait déjà connaissance directe de la condition critique de nombreux juifs, et des possibilités pour la mosquée de leur venir en aide. Si l'on prend au mot le recteur, il semble avoir trouvé une manière habile de ne pas se laisser compromettre par les juifs qui recherchaient son aide. Car même si des juifs souhaitaient effectivement se convertir à l'islam (et peu d'entre eux étaient dans ce cas), les instructions du recteur leur étaient peu utiles en termes de statut ou de camouflage personnel face aux autorités. En les lisant autrement, cependant, les commentaires de Benghabrit peuvent masquer une ruse : c'est-à-dire un effort pour renforcer sa crédibilité aux yeux des administrateurs français vis-à-vis des juifs, afin d'éloigner les soupçons de sa véritable réponse aux demandes d'aide par conversion, et d'autres activités clandestines de secours qui se déroulaient dans la mosquée.

57 Quoi qu'il en soit, les documents, dans leur ensemble, indiquent que le recteur a effectué une série de choix qui englobent ce que les chercheurs ont catégorisé comme des faits de résistance, de collaboration et d'accommodement. Telle que l'ont définie la plupart des historiens, la collaboration renvoie à une coopération directe au niveau de l'État

ou d'un activisme politique¹¹⁴. L'accommodement, en revanche, désigne des actes de la vie de tous les jours, depuis la lecture de la presse collaborationniste jusqu'à l'entretien de liens d'amitié avec les Allemands¹¹⁵. Les efforts du leader musulman pour empêcher les Allemands de l'utiliser, lui et la mosquée, à des fins de propagande, et plus encore ses tentatives pour sauver certains juifs, correspondent à la fois aux définitions de la résistance symbolique et de la résistance d'aide et de protection¹¹⁶. En même temps, le soutien apporté par Benghabrit au CGQJ pour l'identification de juifs peut être considéré comme de la collaboration. Le recteur a entretenu tout au long des relations cordiales avec les nazis, Vichy et nombre de collaborationnistes, une attitude qui peut être interprétée comme relevant de l'accommodement.

58 Comment parvenir à concilier l'effort de Benghabrit pour aider au moins une poignée de juifs, et ses relations étroites avec le CGQJ ? Notons tout d'abord que, durant la guerre, le leader de la mosquée a encouragé avec succès les Allemands et Vichy à pourvoir aux besoins religieux des musulmans de Paris¹¹⁷. En outre, Benghabrit devait beaucoup de son autorité et de son prestige au soutien des institutions dirigeantes de la France. Compte tenu, en particulier, du patient travail entrepris par Vichy auprès de la communauté musulmane, il a pu croire que, quel que soit le moment politique, la meilleure ligne de conduite consistait en une loyauté indéfectible à l'égard de l'État. Le climat difficile de ses rencontres avec les autorités allemandes au début de la guerre – concernant, au moins dans un cas, la question même d'une aide aux juifs – n'a pu qu'aiguïser son sens de la prudence. En même temps, l'indication de la confiance de Boutmy et son allusion à des cas

antérieurs de consultation laissent ouverte la possibilité que Benghabrit, dans certaines occasions, ait confirmé, plutôt que refusé, des déclarations juives d'appartenance à l'islam¹¹⁸. Dans l'ensemble, les accommodements de Benghabrit avec les occupants et Vichy reflètent ses efforts attentifs et continus pour maintenir la position de son institution en-dehors du champ politique.

59 Quels qu'aient été les motifs de Benghabrit, son comportement s'avère significatif pour la compréhension des relations judéo-musulmanes sous l'Occupation. Il illustre la signification différente que revêt la guerre pour les juifs et pour les musulmans de France : Benghabrit semble avoir essayé, parfois sans succès, de concilier la protection de sa communauté et la sienne propre avec les impératifs éthiques du moment. Les efforts de la mosquée pour faire passer quelques juifs nord-africains pour des musulmans expriment une solidarité nouée autour d'un héritage culturel et religieux, et d'un statut minoritaire, partagés. Cependant, les actions du leader musulman révèlent aussi l'existence de frontières ethniques meurtrières sous l'Occupation et les nouvelles relations de pouvoir inégales qui existent alors entre musulmans et juifs.

Conclusion

60 À la fin de leur livre pour enfants consacré à la mosquée, Karen Ruelle et Deborah Durland-Desaix admettent que leur histoire reste « enveloppée de mystère ». Elles affirment pourtant posséder de nombreuses pièces d'un puzzle « qui, mises ensemble, croyons-nous, fournissent une preuve convaincante : les vies de juifs ont été sauvées par les musulmans de la Grande Mosquée de Paris. » Robert Satloff conclut de manière

identique : « Les fondamentaux de cette histoire sont de la plus haute importance [...] Au cœur de l'Europe, quelques Arabes ont sauvé quelques juifs durant l'Holocauste.¹¹⁹ » Cependant, pour les historiens qui examinent des éléments de preuve contradictoires, le tableau est moins net. Le cas de la Grande Mosquée propose une version peu commune de la question récemment soulevée par Eleazar Barkan : « Les récits historiques explicitement destinés à influencer les relations ethniques et nationales peuvent-ils être rédigés sans violer les obligations et les règles de la discipline ?¹²⁰ » En général, les mythes interrogés par les historiens sont de ceux qui renforcent, plutôt qu'ils ne les contredisent, les versions unilatérales d'un conflit. Dans de tels cas, et bien qu'une vérité plus complexe puisse être douloureuse, elle peut offrir une reconnaissance aux deux parties, en proposant une version plus mélangée (*blended*) de l'histoire en question, et en préparant le terrain à une possible réconciliation. À l'inverse, dans le cas de la Grande Mosquée, le récit le plus mythique ne semble pas renforcer les haines enracinées, mais plutôt offrir une promesse de réconciliation. Ce faisant, cependant, il obscurcit une réalité historique plus complexe et, comme je l'ai suggéré, conforte une vaste série de perceptions problématiques qui troublent la compréhension mutuelle judéo-musulmane.

61 Comme je l'ai avancé dans la première partie de cet article, trois grands débats historiographiques peuvent concourir à expliquer les mythes et le silence qui entourent l'histoire de la Grande Mosquée de Paris et des juifs sous l'Occupation. La deuxième partie de l'article propose un compte rendu circonstancié de la documentation complexe, ambiguë, relative à cette histoire. Qu'il me soit permis de conclure par une brève

discussion des problèmes inhérents à ces trois débats, et par la manière dont j'espère fournir aux historiens des clés pour les aider à les surmonter. Dans le cas du « syndrome de Vichy », l'opposition persistante et manichéenne entre collaboration et résistance occulte une réalité historique qui suppose que le comportement de la plupart des gens, dans la France occupée, ne peut être définie qu'en nuances de gris. Il en va de même pour plus de 100 000 musulmans français durant la guerre. Puisqu'un nombre croissant d'historiens et de militants appellent à inclure les musulmans dans l'histoire de la France contemporaine, ils doivent insister pour que ceux-ci jouissent de la même attention et du même examen que d'autres groupes. Une telle entreprise exige une représentation nuancée des choix des musulmans sous l'Occupation. Diverses considérations politiques, en Europe et au Moyen-Orient, continuent d'alimenter le deuxième débat historique : les mythes contradictoires à propos des juifs sous domination musulmane. Dans la France d'aujourd'hui, les tensions entre juifs et musulmans, aussi bien que le défi de l'intégration de ces derniers, ont ravivé des récits insistants qui romancent l'histoire d'une communauté et d'une harmonie judéo-musulmanes prétendument éternelles, ou qui les récuse comme une extravagante impossibilité. En examinant de près les éléments culturels communs, les inégalités cruciales de statut et l'instinct de survie qui ont concouru à déterminer les choix de Si Kaddour Benghabrit et de la mosquée sous l'Occupation, j'ai tenté de commencer ici à rompre avec la mainmise a-historique de ces mythes contradictoires sur tant de récits des relations judéo-musulmanes.

62 Cependant, la dichotomie la plus dangereuse est celle qui concerne les rapports

entre les musulmans et l'Holocauste. De même que Benghabrit a compris le danger que représentaient des photographies le montrant en compagnie de soldats allemands, de même les tentatives pour établir un lien sommaire entre les musulmans et l'Holocauste déforment de manière vénéneuse passé et présent. Un tableau complet des choix de la mosquée peut contrecarrer de telles entreprises, en offrant la preuve documentée d'actes courageux accomplis par des musulmans en faveur de juifs et de la Résistance. Un second ensemble de discours opposés sur les rapports entre musulmans et Holocauste les posent exclusivement comme victimes, dans une histoire identique ou analogue. Dans cette interprétation, si les musulmans ont joué un quelconque rôle dans la Shoah, c'est donc à titre de victimes ou de « bons », le mieux étant qu'ils puissent être considérés comme les deux à la fois. Si l'on considère que les musulmans n'ont eu aucune influence face à l'Holocauste, de telles représentations leur confèrent des titres liés à leur statut de victimes ultimes.

63 À l'inverse, une poignée de romans récents, rédigés par des musulmans francophones, ont vu dans l'Holocauste une norme universelle ou une métaphore pour traiter de la violence horrible subie par les musulmans algériens, spécialement durant la guerre d'indépendance et la guerre civile des années 1990¹²¹. Alors que ces représentations ne considèrent pas les musulmans comme agents de l'Holocauste, elles font de l'Holocauste une métaphore non simplement de la *souffrance* des musulmans, mais aussi des actes *perpétrés* par des musulmans (contre d'autres musulmans). Elles font également de la connaissance de l'Holocauste un outil critique pour la compréhension de la violence et des atrocités commises dans l'Algérie contemporaine. De

même, ces dernières décennies, une poignée d'intellectuels a remis en question les représentations arabes classiques de l'Holocauste, défendant sa dimension universelle et sa réalité en tant que traumatisme majeur de l'histoire juive¹²². En dépit des problèmes qu'il soulève, le récent travail de Gilbert Achcar accomplit un pas en avant particulièrement révolutionnaire, car il insiste sur la reconnaissance arabe de l'Holocauste ; il analyse avec soin les diverses réponses politiques arabes au national-socialisme (en condamnant durement les Arabes qui ont soutenu le nazisme) ; et il critique la négation de l'Holocauste répandue dans le monde arabe comme à la fois injuste et autodestructrice¹²³. De telles voix ménagent des ouvertures importantes qui peuvent permettre l'émergence de nouveaux discours. À travers l'exemple de la mosquée, les historiens pourront pousser plus loin leurs développements, en écrivant une histoire plus exacte où le pouvoir musulman s'est avéré déterminant vis-à-vis du sort des juifs, et où des musulmans ont exercé de multiples formes d'action, y compris associées à la machinerie de mort des nazis et de Vichy.

64 Dans ces conditions, écrire l'histoire de la Grande Mosquée de Paris sous l'Occupation est une chance nouvelle d'écrire une « histoire mêlée » (*blended history*) ou ce qu'Elazar Barkan appelle un « récit complexe » qui se confronte directement aux affirmations contradictoires et mythologiques des diverses parties prenantes au passé¹²⁴. Tout ceci exige une mise en intrigue prudente, qui confirme la résistance, la collaboration et l'accommodement de la mosquée et de son recteur, Si Kaddour Benghabrit. À travers la présentation de cette réalité au grand public, les historiens peuvent aider à dépasser les logiques manichéennes qui traversent les

frontières de l'espace et du temps, et qui ont trop longtemps limité notre compréhension des vies et des choix des juifs et des musulmans sous l'occupation nazie.

Postscriptum

65 Peu de temps avant la publication de cet article, *Les Hommes libres*, un film majeur dans lequel la mosquée joue un rôle central comme espace de résistance et de sauvetage, est sorti sur les écrans français. Même si cette fiction dépeint Benghabrit et la mosquée sous un jour héroïque, elle reflète certaines réalités complexes de l'Occupation, y compris les motivations mêlées et les compromissions morales de nombreux personnages. Le film a suscité beaucoup d'enthousiasme dans la presse française et internationale, ainsi qu'une discussion animée parmi les historiens. Au moment de sa sortie, Zéro de conduite, une association qui utilise le cinéma comme outil pédagogique, a produit un important dossier présentant le film comme une source pour l'enseignement de l'histoire¹²⁵. L'œuvre a également suscité au moins un témoignage supplémentaire attestant l'héroïsme de Benghabrit. Le très médiatique journaliste Philippe Bouvard a révélé qu'en regardant *Les hommes libres*, il avait été submergé par un souvenir de famille. On discutait souvent, a-t-il rapporté, de la manière dont Benghabrit était intervenu avec succès pour sauver le père adoptif de Bouvard. L'homme, un résistant juif, avait été arrêté, et la mère de Bouvard s'était tournée vers Benghabrit pour obtenir de l'aide¹²⁶.

66 Alors que le film *Les hommes libres* aurait pu modifier les schémas mythologiques et les silences décrits ci-dessus, il risque simplement de les conforter à court terme. De nombreux comptes rendus du film dans la presse ont brouillé ou ignoré la frontière entre

divertissement et histoire scientifique¹²⁷. Même certains commentaires d'historiens se sont souvent appuyés sur des affirmations polémiques plutôt que sur des preuves critiques. Benjamin Stora, consultant pour le film, en a défendu vigoureusement le contenu et le mérite historiques. Il déclare que l'abri offert par la mosquée au chanteur juif algérien Salim Hallali, personnage central du film, est caractéristique d'une période disparue où « juifs et arabes partageaient [...] le même univers, les mêmes valeurs, les mêmes racines.¹²⁸ » Daniel Lefeuvre, à l'opposé, insiste sur le fait que le film « ignore la profondeur de l'antijudaïsme d'un nombre considérable d'Algériens musulmans¹²⁹ ». Comme souvent par le passé, ces débats semblent renvoyer autant à de vieilles histoires entre juifs et musulmans, ou au colonialisme français et au conflit israélo-palestinien, qu'à l'histoire de la mosquée elle-même. Tout ceci nous rappelle qu'un défi de taille est lancé aux historiens qui tentent d'intervenir dans les politiques de mémoire. La conversation animée d'aujourd'hui offre un substitut bienvenu au silence d'hier, mais le feu roulant des débats peut aussi contribuer à faire retomber dans de vieilles polémiques¹³⁰. La présence d'historiens s'exprimant dans la sphère publique au sujet des musulmans et de la Grande Mosquée durant la Seconde Guerre mondiale, pourra-elle susciter une nouvelle discussion, rendant caducs les vieux termes du débat ? Il est actuellement trop tôt pour le dire...

Notes

1 Derri Berkani, « À propos de l'antisémitisme et de la violence », *Le manifeste des libertés* (2004), online http://www.manifeste.org/article.php3?id_article=68 (consulté le 23 février 2010).

2 Entretien avec Derri Berkani, 10 mai 2006.

3 *Une résistance oubliée : La Mosquée de Paris*, DVD de Derri Berkani (documentaire réalisé pour *Racines*, France 3, 1991).

4 *Le Coran*, 5.32. Le neveu de Benghabrit, l'homme qui dans le film cite cet enseignement, ne peut se rappeler exactement la source exacte de cette référence islamique classique. Mais son contexte précis dans le Coran se juxtapose de manière saisissante à son usage dans le film comme justification du sauvetage des juifs. Car le Coran présente le texte comme un enseignement que Dieu a donné aux Juifs par le Divin et dès lors les admoneste pour avoir manqué à ce commandement. En outre, il importe de mentionner qu'une première version de cet enseignement apparaît de fait dans une Michna du Talmud, qui déclare que : « Quiconque détruit une seule âme d'Israël, l'Écriture le regarde comme s'il avait détruit un monde entier ; et quiconque sauve une seule âme d'Israël, l'Écriture le regarde comme s'il avait sauvé un monde entier » (bSan 37 a ; une affirmation similaire se trouve dans mSan 4.5). Il y a un débat considérable dans la littérature rabbinique pour savoir si cette obligation – comme une lecture littérale le suggérerait – s'applique aux seules vies des autres Juifs, ou à celles de toute l'humanité.

5 *Une Résistance oubliée* ; entretien avec Derri Berkani.

6 Document trouvé en novembre 2004. Mes remerciements à Derri Berkani pour avoir partagé une photographie et la traduction française de ce document.

7 Charles Barillet, « Soirée-rencontre du 6 mars », *Enfants cachés. Le Bulletin de l'Association des Enfants Cachés*, 53, mars 2006, p. 28-29 ; entretien avec Derri Berkani ; conversations avec Martine Bernheim.

8 Ch. Barillet, *op. cit.* ; Judith Scherr, « Holocaust Survivor Hosts Film about Muslim-Jewish Ties », *Berkeley Daily Planet*, 14 mars 2006.

9 Voir respectivement Karen Gray Ruelle et de Deborah Durland Desaix, *The Grand Mosque of Paris : A Story of how Muslims Rescued Jews during the Holocaust*, New York, Holiday House, 2009 ; *Ensemble* (2010), film réalisé par Mohamed Fekrane, 16 mn ; sur Facebook, « Film *Ensemble* inspiré de la vie de l'imam Si Kaddour Benghabrit », <http://www.facebook.com/group.php?v=wall&ref=mf&gid=33218247399>, et « pour une plaque commémorative à la grande mosquée de Paris », <http://tein.facebook.com/group.php?gid=198001716976> ; et *Les hommes libres*, dir. Ismaël Ferroukhi, 110 mn. Sur ce dernier, voir ci-dessous le post-scriptum.

10 Pour le CRIF, échange de courriel avec Richard Prasquier, le 19-21 juillet 2010 ; pour Yad Vashem, Ch. Barillet, « Si Kaddour Benghabrit, un juste qui mérite reconnaissance », récit dans le quotidien indépendant algérien en langue française *El Watan*, 16 mai 2005 ; pour la Fondation, entretien avec Dominique Trimbur, 15 juillet 2010.

11 Entretien avec Dominique Trimbur, 15 juillet 2010.

12 « Des juifs ont été sauvés par la Mosquée de Paris : L'association 'Les Bâtitesses de Paix' veulent rappeler les faits », *SaphirNews.com*, 8 juin 2008, http://www.saphirnews.com/Des-juifs-ont-ete-sauves-par-la-Mosquee-de-Paris_a9098.html (consulté le 15 mai 2010). En une autre circonstance, Klarsfeld a évoqué longuement la possibilité que la mosquée soit venue en aide à quelques juifs. Il a aussi rappelé que lui-même, enfant sous l'Occupation, a bénéficié de faux papiers affirmant qu'il était musulman. (Mohamed Aïssaoui, *L'Etoile jaune et le Croissant*, Gallimard, 2012, p. 25-26).

13 Voir la biographie de Benghabrit sur le site officiel de la mosquée : http://www.mosquee-de-paris.org/index.php?option=com_content&view=article&id=75&Itemid=61 (consulté le 15 décembre 2005).

14 Voir Robert Satloff, *Among the Righteous : Lost Stories from the Holocaust's Long Reach into Arab Lands*, New York, Public Affairs, 2006, chap. 7. Une des raisons de la réticence de Boubakeur se trouve peut-être dans la vieille inimitié entre les familles Boubakeur et Benghabrit. Voir par exemple Mohammed

Boubakeur, « Faut-il offenser l'islam pour s'exprimer en son nom ? », http://soutien-palestine.blogspot.fr/2010/12/faut-il-offenser-lislam-pour-sexprimer_30.html (consulté le 13 août 2011).

15 Appel au président Abdelaziz Bouteflika, <http://batisseusesdepaix.org/index.php?page=petition> (consulté le 31 octobre 2010).

16 Le débat historique émergent en France autour du film *Les hommes libres* suggère que les choses peuvent changer. Voir le post-scriptum ci-dessous.

17 Jean Laloum, « Cinéma et histoire : La mosquée de Paris et les Juifs sous l'Occupation », *Archives Juives*, 45, 1 (2012), p.116-128.

18 R. Satloff, *Among the Righteous...*, *op. cit.*

19 Naomi Davidson, *Only Muslim : Embodying Islam in Twentieth-Century France*, Ithaca, N.Y, Cornell University Press, 2012, chap. 4.

20 Mohammed Aïssaoui, *L'Étoile jaune et le croissant*, Gallimard, 2012, p. 15 ; M. Aïssaoui, « Leur donner un nom, » *L'Arche*, 639, Octobre 2012, p. 98-9.

21 Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy, 1944-1987*, Le Seuil, 1987 ; *The Vichy Syndrome : History and Memory in France since 1944*, traduit par A. Goldhammer, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1991.

22 Joan B. Wolf, *Harnessing the Holocaust : The Politics of Memory in France*, Stanford, Stanford University Press, 2004. À propos des derniers développements, voir Eric Conan, Henry Rousso, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Fayard, 1994, *Vichy : An Ever-Present Past*, traduit par N. Bracher. Hanover, N.H., Dartmouth College and University Press of New England, 1998, p.198-203.

23 À propos du lien entre les épreuves de la Résistance et de l'Holocauste, le procès Barbie s'est révélé essentiel ; durant et après le procès, les débats sur leur état de victimes ont souvent abouti à des tensions, plutôt qu'à une reconnaissance mutuelle, entre les déportés de la Résistance et les déportés juifs. Voir J. B. Wolf, *Harnessing the Holocaust*, *op. cit.*, chap. 5.

24 Dounia Bouzar et Saida Kada, *L'une voilée, l'autre*

pas : le témoignage de deux musulmanes françaises, Albin Michel, 2003, p. 202 (je souligne).

25 Commentaire sur « Des juifs ont été sauvés par la Mosquée de Paris : l'association 'Les Bâtisseuses de Paix' veut rappeler les faits », *SaphirNews.com*, 8 juin 2008, http://www.saphirnews.com/Des-juifs-ont-ete-sauves-par-la-Mosquee-de-Paris_a9098.html (consulté le 25 mai 2010).

26 Commentaire sur « Paris, 1942: la barbarie nazie est en marche, des Français de confession juive sont traqués dans la capitale », *La banlieue s'exprime*, http://www.labanlieuesexprime.org/article.php3?id_article_3433, (consulté le 23 avril 2010). Ces commentaires ayant depuis disparu, nous avons été contrainte de les retraduire en français à partir de leur traduction anglaise par les soins d'E. Katz (note de la traductrice, qui vaut également pour les autres commentaires lus sur ce site Internet).

27 Mark Cohen, « Myth and Countermyth », dans son ouvrage, *Under Crescent and Cross : The Jews in the Middle Ages*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1994.

28 *Ibid.*, p. 6-9.

29 Dans le premier cas, voir Archives de la Préfecture de Police (APP) (Paris), BA 2172, Service des Affaires Indigènes Nord-Africains, « Note sur l'activité de l'Étoile Nord-africaine depuis sa création jusqu'au 15 Novembre 1934 », p. 91 – 92. Dans le second cas, voir *Documents de la Fédération de France du Front de Libération Nationale 5*, Paris, 1959.

30 Dans un registre voisin, la relation que la mosquée a établie, depuis sa création, avec le colonialisme et l'Etat français a altéré sa légitimité et conduit de nombreux musulmans à la regarder avec suspicion, comme une communauté ou un lieu de culte rien moins qu'authentique. Voir N. Davidson, *Only Muslimism*, *op.cit.*

31 Commentaire sur « Paris, 1942. La barbarie nazie est en marche », http://www.labanlieuesexprime.org/article.php3?id_article_3433, (consulté le 23 avril 2010), souligné par mes soins.

- [32](#) M. Cohen, *Under Crescent and Cross*, *op. cit.*, p. 9.
- [33](#) Pour un exemple particulièrement flagrant de ce point de vue sous couvert de la recherche universitaire, voir le travail de Bath Ye'or, pseudonyme de Gisèle Littman, née Orebi, juive d'origine égyptienne.
- [34](#) Voir par exemple, les points de vue rapportés à l'anthropologue Elizabeth Friedman dans son *Colonialism and After : An Algerian Jewish Community*, Boston, Bergin & Garvey, 1988.
- [35](#) Contendue dans Brodkis, lettre au *Bulletin de l'Association des Enfants Cachés* 53, mars 2006, p. 30.
- [36](#) « Des centaines de juifs sauvés de l'extermination nazie », *El Watan*, 11 avril 2005.
- [37](#) Sur les derniers points, voir J. B. Wolf, *Harnessing the Holocaust*, *op. cit.*
- [38](#) Albert Memmi, « What Is an Arab Jew ? », dans son *Jews and Arabs*, trad. E. Levieux, Chicago, J. Philip O'Hara 1975.
- [39](#) Voir Shmuel Trigano, « Introduction : La face cachée du nationalisme en terres d'islam », in *La fin du judaïsme en terres d'islam*, ed. Trigano, Paris, 2009 ; « Introduction : Faire l'histoire du monde sépharade », in S. Trigano, éd., *Le Monde sépharade*, 2 vols. Seuil, 2006 ; « The Memory of the Lost People », *Contemporary French and Francophone Studies* 11.2, 2007, p. 177 – 188.
- [40](#) Voir Esther Benbassa, « Jewish-Moslem Relations in Contemporary France », *Contemporary French and Francophone Studies* 11.2, 2007, p.189 – 94 ; Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias, « Introduction », dans Id., *Juifs et musulmans : Une histoire partagée, un dialogue à construire*, La Découverte, 2006.
- [41](#) Benjamin Stora, *Les trois exils : Juifs d'Algérie*, Stock, 2006 ; voir ses affirmations sur l'héritage du décret Crémieux dans les attitudes anti-juives musulmanes dans Nicholas Simon, « Seething Hatreds », *Jerusalem Report*, 23 août 2004.
- [42](#) Voir la position de Stora vis-à-vis du film *Les hommes libres* dans le post-scriptum ci-dessous.
- [43](#) Voir J. B. Wolf, *Harnessing the Holocaust*, *op. cit.*
- [44](#) En particulier, Edwin Black, *The Farhud : Roots of the Arab-Nazi Alliance in the Holocaust*, Washington, D.C., Dialog Press, 2010 ; Roger Faligot et Rémi Kauffer, *Le Croissant et la croix gammée : les secrets de l'alliance entre l'Islam et le nazisme d'Hitler à nos jours*, Albin Michel, 1990 ; Jeffrey Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, New Haven, Conn., Yale University Press 2009 ; de même, voir S. Trigano, « Introduction : La face cachée », *op. cit.*
- [45](#) Edward Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books 1978, p. 28 ; Id., « Bases for Coexistence », *Al-Ahram Weekly*, Novembre 1997.
- [46](#) Gilbert Achcar, *Les Arabes et la Shoah*, Paris, Sindbad, Arles, Actes-Sud, 2009 ; *The Arabs and the Holocaust : The Arab Israeli War of Narratives*, traduit par. G. M. Goshgarian, New York, Henry Holt, 2009. Sur le dernier point, voir p. 22 – 24.
- [47](#) Voir ma discussion plus loin sur G. Achcar.
- [48](#) Lamia Ben Youssef Zayzafoon, « Anne Frank Goes East : The Algerian Civil War and the Nausea of Postcoloniality in Waciny Laredj, *Balconies of the North Sea* », *College Literature* 37.1 (2010), citation des pages 61 et 76 ; sur les *Muselmänner*, p. 64
- [49](#) Voir par exemple J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World* ; G. Achcar, *Arabs and the Holocaust*, *op. cit.*, p. 131 – 173.
- [50](#) Hassen Chalghoumi (avec Farid Hannache), *Pour l'Islam de France*, Le Cherche midi, 2010, p. 50.
- [51](#) Cité dans J. B. Wolf, *Harnessing the Holocaust*, *op. cit.*, p. 42.
- [52](#) Voir Meir Litvak and Esther Webman, *From Empathy to Denial : Arab Responses to the Holocaust*, New York : Columbia University Press, 2009.
- [53](#) Pour la citation, voir le commentaire sur « Paris, 1942. La barbarie nazie est en marche.... », http://www.labanlieuesexprime.org/article.php?id_article=3433 » (consulté le 23 avril 2010). Pour des réponses liées, voir les autres commentaires sur la même page et ceux de « La Mosquée de Paris et les juifs », http://www.mosquee-escaudain.fr/la_mosquee-de-paris-et-les-juifs.html (consulté le 23 avril 2010).

[54](#) Peu de choses sont connues sur ses années d'enfance et son année de naissance est discutée. Voir Jalila Sbai, « Trajectoire d'un homme et d'une idée : Si Kaddour Ben Ghabrit et l'islam de France, 1892 – 1926 », *Hesperis-Tamuda*, 39, fasc. 1 (2001), p. 45 – 58 ; Michel Renard, « Si Kaddour ben Ghabrit : Biographie »,

<http://islamenfrance.canalblog.com/archives/2007/02/10/4057434.html>. Concernant sa première éducation, j'ai utilisé l'utile réflexion de Driss El Yazami, « Kaddour Ben Ghabrit (1873 – 1954) », Magellan, *Génériques : Histoire et mémoire de l'immigration*, http://www.generiques.org/db/biographie/?do_findall&row_130 (consulté le 14 novembre 2010) ; la biographie de Benghabrit sur le site de la mosquée. Pour le reste de sa biographie, voir ce qui précède et R. Satloff, *Among the Righteous*, *op. cit.*, p. 141 – 142.

[55](#) Depuis 1912, la relation coloniale entre la France et le Maroc signifiait que la position primordiale de Benghabrit se trouvait dans sa relation avec l'État français.

[56](#) La fonction de recteur, sans antécédent en islam, est une invention de l'Etat français dans le cas de la mosquée, à partir d'un titre existant dans l'Église catholique.

[57](#) Mahieddine Bachetarzi, *Mémoires : 1919 – 1939* avec la préface de Saadeddine Benchenebrit, publié en collaboration avec Jacques Dapoigny, Alger, Editions Nationales Algériennes, 1968, p. 53 – 54, 88, 110.

[58](#) À propos de la judaïté de Mantout, « Nouvelles diverses », *Univers Israélite*, 22 juillet 1926 (Mantout y est appelé par erreur « Albert ») ; « Sancta simplicitas !.. », *Er Rachid*, 5 mai 1943 ; conversation avec Susan Gilson Miller.

[59](#) Lettre de J. Mantout, 30 septembre 2002. Collection privée de Martine Bernheim. Cette dernière a été parmi les principaux défenseurs de l'histoire héroïque de la mosquée sous l'Occupation, en réunissant de la documentation sur le sujet.

[60](#) Dans les années 1930, les penseurs raciaux et les diplomates nazis ont délimité des catégories qui ont réaffirmé aux musulmans qu'ils n'étaient pas classés, contrairement aux juifs, comme des sémites racialement

inférieurs, même si généralement ils n'étaient pas dits aryens. Voir J. Herf, *Nazi Propaganda for the Arab World*, *op. cit.*, p. 17-24.

[61](#) Albert Assouline, « Une vocation ignorée de la mosquée de Paris », *Almanach du Combattant*, 1983, p. 123 – 24 ; Id., « La paix sur lui », *Vae Victis : Bulletin Officiel d'Information de l'Amicale libre du 22eme B.M.N.A.*, 27 octobre 1984.

[62](#) Assouline, « Une vocation ignorée »...

[63](#) Assouline, « La paix sur lui »... Nous savons encore très peu de choses sur Benzouaou. Pour les réflexions et l'appréciation de Dalil Boubakeur à son propos, voir M. Aissaoui, *L'Étoile jaune...*, *op. cit.*, p. 99-101.

[64](#) Assouline, « Une vocation ignorée »...

[65](#) *Une résistance oubliée*, *op. cit.*

[66](#) *Ibid.* ; Assouline, « Une vocation ignorée de la mosquée de Paris » ; entretien avec Derri Berkani.

[67](#) Assouline, « Une vocation ignorée »...

[68](#) Derri Berkani, intervention sans titre devant le Lion's Club, Paris, 8 février, 2005 ; Nadjia Bouzeghrane, « Seconde Guerre mondiale : Les FTP algériens et le sauvetage d'enfants juifs », *El Watan*, 16 Mai 2005 ; entretien avec Derri Berkani. Citation de Bouzeghrane. Mes remerciements à Linda Amiri pour m'avoir indiqué cet article, et à Derri Berkani pour la copie de son intervention.

[69](#) Nidam Abdi, « La chanson maghrébine orpheline, » *Libération*, 13 juillet 2005 ; *Une résistance oubliée*.

[70](#) Lucien Moatti, lettre du 3 avril, 2003. Collection privée de Martine Bernheim. Toutes les informations ultérieures sur Maurice Moatti proviennent de cette lettre.

[71](#) Lettre de Michel Tardieu, 26 janvier 2006. Collection privée de Martine Bernheim. Toutes les citations de Tardieu proviennent de cette source.

[72](#) *Une résistance oubliée ; Les oubliés de l'histoire : les étrangers dans la Résistance et la Libération*, DVD de Daniel Kupferstein, documentaire, 1992.

[73](#) *Les oubliés de l'histoire* ; citation extraite de *Une résistance oubliée*.

[74](#) *Ibid.* Pour un récit plus complet des activités de Somia, voir d'abondants extraits d'un autre entretien dans M. Aïssaoui, *L'Étoile jaune...*, *op. cit.*, p. 96-99.

[75](#) Monsieur Haffa, Hôpital franco-musulman, Bobigny, rapport, incidents du 17 juillet 1942 au 14 août 1944. Collection privée de Martine Bernheim.

[76](#) *Une résistance oubliée.*

[77](#) Conseil National de la Résistance, Commission militaire, certificat de Haffa, Ab.el. Kader, 11 Septembre 1946 ; Certificat d'appartenance aux Forces Françaises de l'Intérieur, 17 Mars 1952 ; Armée américaine, attestation de service de Haffa, 7 août 1945. Collection privée de Martine Bernheim.

[78](#) Pour un récit concis et objectif sur Mohamed V et les juifs durant la guerre, voir R. Satloff, *Among the Righteous*, *op. cit.*, p. 109 – 111.

[79](#) Archives du Ministère des Affaires Etrangères (AMAE, Paris), Série Guerre 1939 – 1945 (SG39 – 45), M Vichy-Maroc (M V-M), 20, Mosquée de Paris, note au ministre datée du 24 septembre 1940. Mes remerciements à Derri Berkani et Martine Bernheim pour avoir attiré mon attention sur cette série.

[80](#) On ne sait pas clairement, en fait, avec qui les Allemands se sont entretenus. Alors qu'il est logique que Benghabrit ait été à la tête de la mosquée, et qu'ils aient pu le décrire, par erreur, comme son imam, il est possible, étant donnés les multiples documents trouvés par Aïssaoui et attestant que Benghabrit avait quitté Paris entre juin et octobre 1940 (y compris pour un bref séjour au Maroc), que les Allemands aient parlé à un imam de la mosquée plutôt qu'à Benghabrit. Pour de longs extraits de ces documents, voir M. Aïssaoui, *L'Étoile jaune...*, *op. cit.*, p. 132, 136.

[81](#) AMAE, SG39 – 45, M V-M, 20, Mosquée de Paris, télégrammes à l'arrivée, 31 janvier 1941. Benghabrit a par la suite nié, auprès d'un officier de Vichy, avoir été arrêté, Archives Départementales des Bouches-du-Rhône (ADBdR), Marseille, 76 W 205, Préfecture de Constantine, Centre d'Information et d'Etudes, rapport sur Si Kaddour Ben Ghabrit et ses relations avec les autorités, 23 avril 1941.

[82](#) Pour les photographies, Centre de Documentation

Juive Contemporaine (CDJC), MXC_D4_70 – 73 ; actualités cinématographiques trouvées sur <http://www.ina.fr/video/AFE85000387/hopital-franco-musulman-a-bobigny.fr.html> (consulté le 1^{er} décembre 2009).

[83](#) ADBdR, 76 W 204, Ministère de l'Intérieur, rapport classé « top secret » sur la propagande auprès des indigènes algériens, 12 février 1941 ; ADBdR, 76 W 205, Préfecture des Bouches-du-Rhône (PBdR), Service des Affaires Algériennes (SAA), rapport sur les musulmans à Paris, 5 juillet 1941.

[84](#) AMAE, SG39 – 45, MV-M, 20, Mosquée de Paris, note pour le colonel Otzen, 22 janvier 1941 ; mémo à l'ambassadeur allemand à Paris, Paris, 22 février 1941 ; et lettre de l'Ambassadeur de France au général Doyen, 10 mars 1941.

[85](#) À propos de l'interdiction allemande qui rendit effectivement illégal l'abattage casher, voir Isaac Lewin, Michael L. Munk et Jeremiah J. Berman, *Religious Freedom : The Right to Practice Shehitah (Kosher Slaughtering)*, New York, Research Institute for Post War Problems of Religious Jewry, 1946, p. 97 – 98.

[86](#) CDJC, MXC_D4_70 – 73 ; AMAE, SG39 – 45, M V-M, 20, Mosquée de Paris, lettre de l'Ambassadeur de France au général Doyen, 10 mars 1941 ; lettre au Ministre des Affaires étrangères, 11 mars 1941 ; note de Benghabrit sur l'hôpital franco-musulman, sur l'abattage rituel de bœufs destinés à la consommation des musulmans dans la région parisienne et le recrutement d'imams pour les camps de prisonniers nord-africains, 15 mars 1941 ; Centre des Archives d'Outre-Mer (CAOM) (Aix-en-Provence), Oran 127, Préfecture d'Oran, Centre d'Information et d'Etudes, notice concernant Benghabrit, 2 Avril 1941. La citation provient de Benghabrit dans les deux derniers documents. Mes remerciements à Jean Laloum pour m'avoir fait connaître le dernier document.

[87](#) Cité dans Raffael Scheck, « Nazi Propaganda Toward French Muslim Prisoners of War », *Holocaust and Genocide Studies*, 26, 3 (2012), p. 456, note 43 ; correspondance avec l'auteur.

[88](#) CAOM, Oran 127, Préfecture d'Oran, Centre

d'Information et d'Études, notice concernant Benghabrit, 2 avril 1941 ; ADBdR, 76 W 206, PBdR, SAA, rapport sur une conversation de musulmans en provenance d'Afrique du Nord, 28 mars 1941.

[89](#) AMAE, SG39 – 45, M V-M, 20, Mosquée de Paris, note de Benghabrit à M. Amédée Outrey, Conseiller d'ambassade, 29 octobre 1941. D'après les archives du CJDC, nous savons que les images ont été publiées dans *Le Petit Parisien*.

[90](#) AMAE, SG39 – 45, M V-M, 20, Mosquée de Paris, notes concernant les imams destinés aux prisonniers musulmans, 12 et 19 juin 1941.

[91](#) Bien que l'attitude de Benghabrit à l'égard d'Al-Husseini apparaisse quelque peu réticente, il est difficile de trancher. L'ambiguïté est renforcée par sa réponse supposée à une autre tentative allemande, en 1943, le pressant d'introduire le Mufti dans la mosquée. Voir M. Aïssaoui, *L'Étoile jaune...*, *op. cit.*, p. 138-40.

[92](#) AMAE, SG39 – 45, M V-M, 20, Mosquée de Paris, note à l'intention du directeur politique, 16 décembre 1941. Il subsiste peu de choses sur les relations de Benghabrit avec les Allemands après 1941.

[93](#) Ceux que l'on appelle les collaborationnistes sont ces acteurs politiques et culturels manifestant un désir enthousiaste de collaboration avec l'Allemagne.

[94](#) Denis de Frontfreyde, « L'Aïd Kébir », *Er Rachid* (ER), janvier 1943 ; « La fête du Mouloud », ER, 5 mai 1943 ; André Levant, « L'Aïd-el-Kebir », ER, 20 décembre 1943.

[95](#) Cité dans R. Faligot et R. Kauffer, *Le Croissant et la croix gammée*, *op. cit.*, p.123-124.

[96](#) ADBdR, 76 W 205, « Si Kaddour Ben Ghabrit a reçu les chefs musulmans du P.P.F. », article dans *Le Cri du Peuple*, 30 mars 1942, reproduit dans un rapport officiel.

[97](#) APP, BA 1955, rapport du 9 Septembre 1942.

[98](#) CAOM, 8 CAB 19, Office Administratif du Gouvernement Général de l'Algérie, note sur M. Zerrouki, imam responsable du cimetière musulman de Bobigny, 6 octobre 1942.

[99](#) « Sancta simplicitas !... », ER, 5 mai 1943 ; « Les

rois de l'époque », ER, 20 mai 1943 ; bande dessinée d'un cochon conduit à l'intérieur de la mosquée, ER, 20 juin 1943.

[100](#) Malheureusement, nous n'avons pas d'indication sur la raison de cette récompense. *Journal Officiel de la République française*, 26 juillet 1947, p. 7253. Mes remerciements à Benjamin Stora pour m'avoir indiqué ce document. La rosette, grade élevé de la Médaille de la Résistance, n'a été accordée qu'à un nombre réduit de récipiendaires.

[101](#) M. Aïssaoui, *L'Étoile jaune...*, *op. cit.*, p. 41.

[102](#) Archives du Musée de la Résistance Nationale (MRN Champigny-sur-Marne), Fonds Thématique, carton 112, correspondance d'Arnault, 1er Bureau, à COMAC, 29 mai 1944. Mes remerciements à Linda Amiri pour m'avoir communiqué ce document.

[103](#) APP, BA 2171, R.G., « Précisions recueillies actuellement sur la popularité de M. Si Kaddour Ben Ghabrit », 19 août 1946.

[104](#) Docteur Henri Dubois-Roquebert, *Mohammed V, Hassan II, tels que je les ai connus*, Casablanca, Tarik, 2003.

[105](#) CDJC, CXV_164a. CGQJ, Statut des personnes, lettre datée du 17 juin 1944.

[106](#) CDJC, CXV_164a, CGQJ, Statut des personnes, lettre datée du 12 juillet 1944. Bien que les lettres de Benghabrit n'apparaissent pas dans ce dossier ou dans ceux qui sont cités ci-dessous, c'est le cas de la plupart des réponses des personnes consultées par le CGQJ.

[107](#) CDJC, CF161_6973, notification confirmant l'arrivée de Germaine Roland à Drancy, le 5 août 1944.

[108](#) Jean Laloum, « Des Juifs d'Afrique du Nord au Pletzl ? Une présence méconnue et des épreuves oubliées (1920 – 1945) », *Archives Juives* 38, 2005, p. 73.

[109](#) Sur cette question, voir Michael Marrus et Robert Paxton, *Vichy France and the Jews*, New York, Basic Books, 1981, 2^e éd. avec une nouvelle introduction de Stanley Hoffmann, Stanford, Stanford University Press, 1995, p. 346-356.

[110](#) Voir J. Laloum, « Des Juifs d'Afrique du Nord au

Pletzl ? », *op. cit.*, p. 70-75.

111 Archives Nationales (AN) (Paris), AJ 38, fichiers 152, 154, et 156, dossiers d'Amsellem, Salomon, Yacouta née Ben Rhamin, Ben Chemouan et Ben Aroch, Messaoudah ; 155, dossier de Baccouche René ; 170, dossier de Gourджи, Clément Rahmi, Gourджи, Huyemine, et Aster, Yourouchelmi ; 176, dossier de Kriel, Joseph.

112 Chaque dossier mentionne ou fait allusion à la réponse de Benghabrit.

113 CAOM, FR ANOM 93/4396, Préfecture de Constantine, Centre d'Information et d'Etudes, note concernant les déclarations de Si Kaddour Benghabrit à propos de demandes de conversion à l'islam de juifs à Paris, 19 mai 1942. Mes remerciements à Jean Laloum pour m'avoir indiqué ce document.

114 Robert Paxton a été le premier à insister sur la collaboration française. Robert Paxton, *Vichy France : Old Guard and New Order, 1940 – 1944*, New York Knopf, 1972, trad. fr., *La France de Vichy*, Seuil, 1973.

115 Sur l'accommodement comme catégorie de conduite, voir Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande, 1939-1944*, Seuil, 1995, traduit sous le titre *France under the Germans : Collaboration and Compromise*, trad. J. Lloyd, New York, New Press, 1996.

116 Je fais référence à Werner Rings, *Vivre avec l'ennemi, 1939-1945*, Robert Laffont, 1981 ; *Life with the Enemy : Collaboration and Resistance in Hitler's Europe, 1939-1945*, trad. J. M. Brownjohn, Garden City, N.Y, Doubleday & Company, 1982, particulièrement la 3^e partie.

117 À propos de Vichy, N. Davidson, *Only Muslim...*, *op. cit.*, chap. 4.

118 R. Satloff affirme, sans référence, que c'est ce que Benghabrit fit parfois, *Among the Righteous*, *op. cit.*, p. 146 – 147.

119 K. G. Ruelle et D. D. Desaix, *The Grand Mosque of Paris*, *op. cit.*, p. 34-35 ; R. Satloff, *Among the Righteous*, *op. cit.*, p.58.

120 Elazar Barkan, « Historians and Historical Reconciliation », *AHR Forum on Truth and Reconciliation in History*, *American Historical Review*, 114, 2009, p. 889-913.

121 Waciny Laredj, *Les Balcons de la mer du Nord*, trad. C. Charruau, Actes Sud, 2003 ; Muhammad Dib, *Savage Night*, trad. C. Dickson, Lincoln, Nebraska, University of Nebraska Press, 2001 ; Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand*, Gallimard, 2001, *The German Mujahed*, trad. F. Wynne, New York, Europa editions, 2009.

122 Voir M. Litvak and E. Webman, *From Empathy to Denial...*, *op. cit.*, chap. 11.

123 G. Achcar, *Les Arabes et la Shoah...*, *op. cit.*

124 Voir E. Barkan, « Historians... », *op. cit.*

125 Voir <http://www.zerodeconduite.net/leshommeslibres/dossier-pedagogiques.html>.

126 Bernard Meeus, « Philippe Bouvard : « Merci d'avoir fait libérer mon père » », *soirmag*, 16 octobre 2011, publié dans <http://www.lesoir.be/428946/article/soirmag/actu-soirmag/2014-02-14/philippe-bouvard-merci-d-avoir-fait-liberer-mon-pere>. Merci à Benjamin Stora de m'avoir indiqué cet article. Bouvard a donné une interprétation légèrement différente de son souvenir et plus de détails sur son histoire dans un entretien avec M. Aïssaoui, *L'Étoile jaune...*, *op. cit.*, p. 67-69.

127 Par exemple, « Les hommes libres : on apprend, on découvre, mais on ne vibre pas », *L'Express*, 27 septembre 2011, http://www.lexpress.fr/culture/cinema/les-hommes-libres_1034514.html ; « Film shows how Arabs saved Jews from the Holocaust », *Al Arabiya News*, 28 Septembre 2011, <http://www.alarabiya.net/articles/2011/09/28/169132.html>.

128 « Les immigrés algériens au temps de l'Occupation », *Le Nouvel Observateur*, 22 septembre 2011.

129 Daniel Lefeuvre, « Les hommes libres », publié dans <http://www.clan-r.org/portail/LES-HOMMES-LIBRES-par-le?artsuite=0>.

¹³⁰ À titre d'exception, voir le compte rendu français le plus informé et équilibré sur le plan historique, dû à Jean Laloum, « Cinéma et histoire », *op. cit.* On trouvera mon propre compte rendu développé dans « Vichy France from the Margins : *Les Hommes libres* », *Fiction and Film for French Historians : A Cultural Bulletin*, 3, 1 (October 2012), <http://h-France.net/ffh>.

d'écriture d'un an accordée par le Center for Advanced Judaic Studies de l'Université de Pennsylvania.

[Anny Bloch-Raymond](#)

Pour citer cet article

Référence papier

Ethan Katz, « La Mosquée de Paris a-t-elle sauvé des juifs ? Une énigme, sa mémoire, son histoire », *Diasporas*, 21 | 2013, 128-155.

Auteur

[Ethan Katz](#)

PhD, Assistant Professor of History à l'Université de Cincinnati (Cincinnati, OH, États-Unis). Il est un spécialiste de l'histoire de la France contemporaine et de l'Afrique du Nord francophone, ainsi que de l'histoire contemporaine des juifs. Il a publié des articles, entre autres, dans le *Journal of European Studies*, la *Jewish Quarterly Review*, le *Journal of North African Studies*. Il achève un ouvrage sur les relations judéo-musulmanes en France depuis la Première Guerre mondiale, sous le titre provisoire *The Burdens of Brotherhood : Jews and Muslims, from North Africa to France*. Il codirige également *Secularism and Its Discontents : The View from Jewish Studies* (à paraître), qui représente le premier ouvrage s'efforçant de saisir et théoriser la relation entre les études juives et le récent débat autour de la sécularisation. Ses recherches ont reçu le soutien, notamment, d'une Bourse Chateaubriand en France et d'une bourse